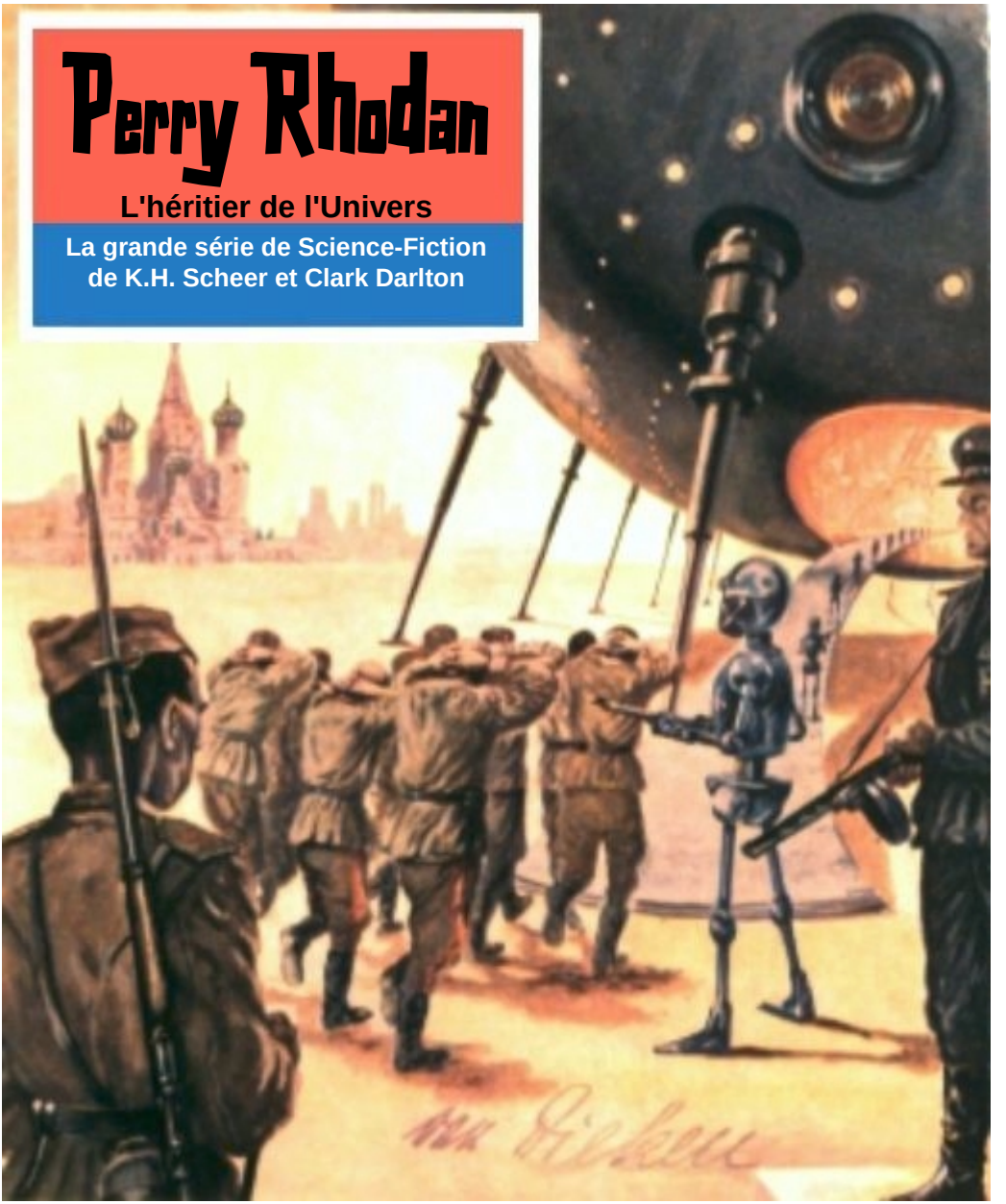
# Perry Rhodan

L'héritier de l'Univers

La grande série de Science-Fiction
de K.H. Scheer et Clark Darlton



## La guerre atomique n'aura pas lieu

Un agent de la Troisième Force intervient –
et le monde attend le jugement

**n°21**

Titre original :
***Der Atomkrieg findet nicht statt***
par Kurt Mahr

Traduction de Timour Blary

*Cet épisode est le deuxième de cinq épisodes s'intercalant entre les volumes français n°9 "Le traître de Tuglan" et n°10 "Le maître des mutants". Il fait suite à "Vénus en danger".*

***Avertissement :***
*Le présent document vous est transmis avec l'aimable autorisation de Verlagsunion Pabel Moewig (VPM) KG et des Éditions Fleuve Noir, sous la réserve expresse de n'en faire qu'un usage personnel et familial, à l'exclusion de toute transaction à titre onéreux. Toute vente ou location est donc interdite et serait considérée comme une contrefaçon, conformément aux articles L122-4, L122-5 et L335-2 et suivants du code français de la propriété intellectuelle.*

# CHAPITRE 1

Vue du *Vladislas Kossyguine*, la flotte ressemblait à deux lignes de perles scintillantes, soigneusement disposées à intervalles réguliers.

Celle-ci se déplaçait dans la lumière éblouissante du soleil, et les points que formaient les vaisseaux de combat sur l'écran d'observation du *Kossyguine* étaient plus brillants que les étoiles qui se détachaient sur le fond obscur de l'espace.

Le général Pjotkin tenta de réfréner le sentiment de fierté qui montait en lui. En réalité, ses navires avaient plus de points communs avec des boîtes de conserve qu'avec des astronefs dignes de ce nom. Après s'être arrachés au champ de gravitation de la Terre, il leur restait juste assez de puissance propulsive pour exécuter une manœuvre de décélération après avoir atteint l'orbite de Vénus. Il leur fallait accomplir la fin du trajet en s'aidant de leurs ailes, et la réussite de l'atterrissage – la partie la plus difficile du voyage – dépendait principalement de leurs caractéristiques aérodynamiques. Ils devaient donc s'attendre à un taux de pertes probable de cinq pour cent. Selon les prédictions des astronautes, au moins dix des appareils atteindraient la surface de Vénus sous la forme de météores incandescents.

*Cela pourrait même être pire,* se dit prudemment Pjotkin. *Peut-être bien dix pour cent ou plus.*

La flotte avait pour mission d'amener des renforts à l'expédition de Vénus dirigée par le général Tomisenkov. Les approvisionnements consistaient principalement en acier, puisque les navires n'étaient pas en mesure de quitter Vénus par eux-mêmes, ceux-ci ayant déjà épuisé leurs réserves de carburant. Ils étaient donc condamnés à attendre avec les cinq cents équipages des vaisseaux de Tomisenkov qu'une nouvelle expédition de réapprovisionnement leur soit envoyée.

Pjotkin essaya rapidement de calculer si une flotte de mille navires était suffisante pour permettre à ses sept cents appareils échoués de faire le plein de carburant. Le résultat d'une telle opération ne serait-il pas de mille nouveaux vaisseaux immobilisés dans les jungles de Vénus, plutôt qu'à peine sept cents ?

L'équipage de Pjotkin était à soixante pour cent composé de femmes. Celui-ci se demanda ce que les organisateurs de l'expédition avaient en tête quand ils avaient fixé cette proportion. Ces femmes étaient des spécialistes, tels que des médecins, des techniciens et des biologistes. Avaient-ils l'intention de fonder une base permanente sur Vénus ? Une base qui serait indépendante de la Terre sur tous les points, même biologiques ?

Si Pjotkin avait su que sa mission était une question de vie ou de mort pour

Tomisenkov et son expédition, il aurait sans aucun doute pris sa tâche beaucoup plus au sérieux. Il n'y avait plus de communications radio entre Vénus et la Terre du fait de la position du Soleil, qui s'interposait actuellement entre les deux planètes. Personne sur Terre ne savait que les forces de Tomisenkov avaient déjà été pulvérisées par Perry Rhodan, dirigeant de la Troisième Force et commandant du supercroiseur *Astrée*, et qu'elles étaient techniquement privées de tout moyen de résistance.

*

Pendant ce temps, l'*Astrée* se dirigeait vers la Terre. Les machineries de la puissante nef sphérique étaient sollicitées au maximum et avaient permis au navire d'accélérer en quelques minutes jusqu'à une vitesse qui mettait en jeu des forces dépendant de la relativité. Le bouclier protecteur qui l'entourait désintégrait tous les corps stellaires et les débris d'astéroïdes avant que ceux-ci ne puissent mettre en danger leur sécurité.

Voler de cette façon n'était pas ce qui plaisait le plus à Rhodan. Les détecteurs à micro-ondes étaient inutilisables à de telles vitesses et les détecteurs d'ébranlement de structure, qui fonctionnaient sur un principe hypergravitationnel, n'étaient efficaces qu'à plus d'une unité astronomique, soit environ 150 millions de kilomètres. Non pas que ceux-ci ne fonctionnent plus en dessous de cette limite, mais il n'y avait pas d'intérêt à les utiliser puisque les détecteurs à micro-ondes fournissaient des résultats plus rapides et plus précis.

Par conséquent l'*Astrée* voyageait pratiquement en aveugle, bien que rien ne puisse arriver au vaisseau lui-même. Son écran protecteur le protégeait en effet avec une fiabilité sans failles. Et malheur à qui oserait croiser son chemin !

*

Brusquement, une lueur verte apparut sur l'écran radar du *Kossyguine*. Elle se trouvait alors au bord de l'écran, mais avant que l'officier radar n'ait eut le temps de réagir, elle en avait déjà traversé le quart.

D'un geste automatique répété mille fois auparavant durant son entraînement, l'officier frappa violemment le bouton rouge de son tableau de contrôle. Le hurlement des sirènes d'alarme commença à retentir à travers les interphones, et se répercuta dans les deux cents autres navires.

La voix de Pjotkin résonna dans le haut-parleur.

– Radar ! Que se passe-t-il ?

– Objet non identifié s'approchant de nous. Vitesse… mon Dieu !… Presque celle de la lumière !

Le technicien de la détection entendit le halètement de surprise de Pjotkin.

– Quelles sont les unités de notre flotte qui sont menacées ? Parlez rapidement, soldat !

– Celles du centre de notre formation, Monsieur !

La voix de Pjotkin sembla faiblir dans l'interphone alors qu'il se tournait vers un autre homme. L'officier radar l'entendit donner un ordre.

– Écartez-vous de sa trajectoire ! Pleine puissance !

La lueur verte avait presque traversé la moitié de l'écran radar et se rapprochait implacablement de son centre, la position des observateurs.

L'officier radar retint son souffle. Si la correction de trajectoire n'était pas effectuée plus rapidement…

Encore deux secondes !

L'homme ferma les yeux et étreignit sa console, en attente de l'imminente collision.

Il n'y eut aucun impact, contrairement à ce à quoi il s'attendait. Mais la mort frappa sous la forme d'un flash bleuté aveuglant. Et le *Kossyguine* fut instantanément transformé en nuage de molécules surchauffées.

Mais l'officier radar ne sentit rien. La mort avait frappé à la même vitesse que celle de la lumière, sans douleur.

*

Rhodan aperçut les deux lignes de navires une demi-seconde avant l'impact. Sa main s'abattit sur le tableau de contrôle du vaisseau dans un ultime effort pour effectuer une manœuvre d'évitement. Cependant, c'était uniquement un réflexe automatique, comme il s'en rendit rapidement compte. Quand il laissa retomber son bras d'un air impuissant, la flotte étrangère se trouvait déjà loin derrière.

L'*Astrée* réduisit très rapidement son allure. Les neutralisateurs de gravité furent sollicités au maximum, et l'*Astrée* finit par atteindre une vitesse assez basse pour permettre une observation optique de la flotte ennemie.

L'image sur l'écran optique de l'*Astrée* dévoila une scène de dévastation. La double rangée de perles scintillantes que le général Pjotkin admirait tant à peine une demi-heure auparavant était complètement brisée. Des petits points flamboyants se dispersaient comme des éclairs dans toutes les directions. Ces points étaient en fait les unités survivantes qui s'enfuyaient dans la panique, mais le trou créé par le passage de l'*Astrée* à travers le centre de la formation était toujours clairement visible.

Rhodan ordonna à ses officiers radio de contrôler les communications entre les navires. Il avait reconnu leur forme et savait que c'était une flotte du Bloc soviétique. Néanmoins, il était prêt à leur offrir son aide s'ils en avaient réellement besoin.

Il étudia les rapports qui étaient envoyés d'une unité à l'autre après que ceux-ci aient été automatiquement traduits du russe vers l'anglais. Il apprit ainsi que la flotte avait consisté en deux cents navires, parmi lesquels trente-quatre avaient été détruits, incluant le vaisseau amiral du général Pjotkin. Ceux-ci avaient été transformés en nuages radioactifs par l'impact de l'écran protecteur du gigantesque *Astrée*.

Un colonel reprit en main le contrôle des vaisseaux restants et réussit, après quelques manœuvres difficiles, à rétablir un front uniforme. Cependant, ils avaient été contraints de consommer une quantité considérable de leurs ressources propulsives et cela diminua leurs espoirs de réussir à ralentir suffisamment après avoir atteint l'orbite de Vénus.

Les observateurs aux radars de la flotte soviétique avaient, sans exception, reconnu la cause du désastre quelques secondes avant que l'annihilation ne frappe. Ils pouvaient

maintenant voir le point vert qui s'éloignait lentement de leurs positions. Rhodan écouta les diverses suppositions qui étaient émises concernant la brusque lueur verte. Seul un homme conjectura la vérité – qu'elle était provoquée par un vaisseau de guerre de la Troisième Force –, mais son hypothèse fut rapidement rejetée par le nouveau commandant de la flotte.

Rhodan comprenait ses motivations. Cela aurait grandement compliqué la tâche du colonel s'il avait reconnu devant ses hommes que leur adversaire possédait des vaisseaux qui pouvaient traverser une concentration massive de vaisseaux spatiaux sans subir le moindre dommage.

Il était devenu évident que les cent soixante-six appareils survivants étaient capables de continuer à naviguer sans l'aide de Rhodan. Leur puissance décroissante ne leur permettait pas de changer le cours actuel de leur vol : vers Vénus.

L'*Astrée* abandonna le convoi à son destin et reprit sa route. Rhodan regrettait la destruction des trente-quatre vaisseaux, d'autant plus que la collision de l'*Astrée* avec les navires du Bloc soviétique était due à un extraordinaire hasard. La probabilité pour que deux objets se déplaçant plus ou moins arbitrairement à travers l'espace se percutent était extrêmement faible. Inférieure même à celle que deux petites pierres, envoyées dans les airs par deux personnes, se rencontrent.

# CHAPITRE 2

Moscou, le 12 juin, 10 heures du matin – heure locale.

Les plus hauts officiers des Forces Combinées du Bloc soviétique avaient programmé la date de l'attaque des principaux sites militaires des deux autres Puissances. La Troisième Force était l'un d'entre eux.

Les conditions n'avaient jamais été aussi favorables, maintenant que le Bloc soviétique avait établi une base sur Vénus. Ils n'avaient pas encore appris le destin pitoyable de Tomisenkov. Une énorme flotte de ravitaillement chargée à bloc de provisions se dirigeait vers Vénus. Ils ne soupçonnaient pas non plus la catastrophe qui avait frappé cette expédition. La Troisième Force ne semblait pas prendre conscience des bouleversements politiques majeurs que provoquait le Bloc soviétique, à moins qu'elle ne s'en soucie guère. Bien qu'ils aient craint durant les premières semaines une intervention du gouvernement de Galactopolis, celle-ci n'avait jamais été lancée.

La raison en était vraisemblablement que Perry Rhodan, le dirigeant de la Troisième Force, n'était actuellement ni sur Terre, ni ailleurs dans les parages. En effet, Moscou n'avait pas la moindre idée de l'endroit où Perry Rhodan se trouvait.

La conférence s'était tenue dans l'auditorium d'une grande université. La stratégie de base avait reçu l'approbation générale, et seuls quelques détails concernant sa mise en exécution militaire étaient encore discutés. En vue de la victoire attendue, les généraux étaient d'humeur plaisante.

Un officier bulgare était en train de proposer une tactique pour l'encerclement de la Fédération Asiatique, quand un officier faisant partie du personnel apparut avec un papier dans la main. Bien qu'il marchât sans hâte, une expression inquiète marquait son visage. Il s'approcha du maréchal Sirov, qui animait la conférence à partir du centre de la première rangée.

Sirov prit le message et y jeta un coup d'œil. Ses voisins le virent froncer les sourcils. Il tourna alors la tête vers l'officier bulgare et attendit jusqu'à ce que ce dernier montre des signes de nervosité devant son regard fixe. Sirov lui fit un signe de la main et avança vers l'estrade d'où les professeurs diffusaient habituellement leur savoir. Déconcerté, le Bulgare lui céda la place.

Sirov commença sans préliminaires.

– Je dois vous informer des rapports qui sont arrivés de divers endroits du pays il y a quelques minutes au quartier général.

« Premièrement : une station d'observation météorologique… (il fit une pause pour indiquer qu'il parlait d'une installation bien plus importante que ce que pouvait tout

d’abord laisser penser ce nom de code), dans l'île de Novaya Zemlya, dans l'Océan arctique, a été rasée par une tornade à 9:38 du matin – heure de Moscou. Le seul survivant a retrouvé une radio toujours intacte et a envoyé le message. Il a annoncé que quelques secondes avant la tempête soudaine et totalement inattendue, le paysage s’est brusquement assombri, comme si la nuit polaire avait commencé quatre mois trop tôt.

« Deuxièmement : Novosibirsk, 8:51 du matin – heure de Moscou. La lumière du soleil a été occultée par une ombre gigantesque. La base de lancement de missiles à l'extérieur de la ville a été la victime d’un étrange phénomène de légèreté. Les hommes se sont retrouvés en train de flotter dans les airs, les rampes de lancement se sont détachées de leurs fondations et les missiles ont été emportés par une tempête soudaine.

« Troisièmement : Molotow, Oural, 9:44 du matin – heure de Moscou. Un objet non identifié a temporairement obscurci le ciel et provoqué un cyclone d'ampleur considérable. Celui-ci a laissé une traînée de terre roussie d’un kilomètre de large dans son sillage. Toutes les installations d'extraction souterraine et de travail du minerai ont été anéanties.

Sirov fit une nouvelle pause. Il remarqua avec une relative satisfaction qu'il n'était pas le seul à être ébranlé par l'information. Tous les visages dans la salle semblaient soucieux ou effrayés.

– L'explication de ces incidents est probablement contenue dans le quatrième rapport, continua Sirov d’un ton déterminé. La station radar de la Péninsule de Taimyr, en Sibérie du Nord, a observé un corps sphérique mesurant environ huit cents mètres de diamètre et se déplaçant à des hauteurs et dans des directions diverses. Cette sphère était évidemment intentionnellement guidée à travers le territoire de notre union.

« Nous sommes tous familiarisés avec les phénomènes d'interférence des forces de gravitation qui avaient eu lieu dans le désert de Gobi avant la fondation de la Troisième Force. Nous savons donc qui est notre adversaire. Bien que nous ne connaissions pas toutes les armes qu'il peut utiliser, nous sommes prêts à le combattre par tous les moyens que nous avons à notre disposition.

« L’heure des débats s’achève. Il nous faut maintenant passer à l’action !

*

Karaganda, le 12 juin, 2:00 de l'après-midi – heure locale.

Les appareils du 23ème Escadron d’avions de chasse avaient été alertés une demi-heure plus tôt. Les pilotes avaient été avertis qu’un énorme vaisseau hostile sillonnait leur espace aérien, semant à sa guise ravages et confusion partout où il passait.

Tous les pilotes étaient installés dans leurs cockpits, attendant l'ordre de décoller aux premiers signes du navire ennemi, qui semblait se déplacer à des vitesses extrêmement importantes. Leur but était d'éliminer l'intrus à tout prix.

*

Reginald Bull, le compagnon de Perry Rhodan de la première expédition terrienne vers la Lune, dirigeait manuellement l’*Astrée* en suivant les directives de ce dernier.

L'écran d'observation de sa console montrait une carte en relief de l'hémisphère nord de la Terre, et Rhodan indiquait ses objectifs à l'aide de flèches et de points rouges.

Ce dernier faisait un maximum d'efforts pour épargner les vies humaines. Il savait que seuls quelques hommes ambitieux avaient conspiré pour fomenter une révolution dans le Bloc soviétique, qui avait abouti au renversement de la politique de pacification appliquée par les autres principales puissances. Les quatre cents millions de personnes qui habitaient le pays n'étaient pas responsables de ce coup d'état. Mais c'était la guerre, et même le plus humain de tous les soldats était incapable d'épargner toutes les vies.

Rhodan connaissait les sites ennemis les plus vulnérables. Il avait ses agents partout sur la Terre et quelques-uns des prisonniers capturés sur Vénus lui avaient fourni de précieuses informations.

L'*Astrée* venait d'oblitérer une centrale nucléaire, près de Bakou, qui produisait l'électricité pour les complexes industriels militaires sur les rivages de la mer Caspienne. Sur la carte en relief, Rhodan déplaça la flèche blanche en direction de l'ouest de la Sibérie et plaça un point rouge sur la ville de Karaganda. Bull modifia alors immédiatement le cours du vaisseau.

*

– Objet ennemi en approche à grande vitesse à huit heures ! crépita le haut-parleur. Altitude treize mille mètres !

Le capitaine Welinski, qui avait des ascendances polonaises, pressa le bouton de fermeture de son cockpit et mit son moteur en marche.

Les cales des roues furent promptement enlevées, et l'appareil commença à rouler. Il gagna rapidement de la vitesse et décolla bien avant d'avoir atteint la fin de la piste d'atterrissage.

Welinski prit le commandement de son escadron.

– Dirigez-vous vers l'objectif. Altitude dix-huit mille mètres !

Il n'aurait pas été prudent de la part des appareils de chasse d'attaquer un adversaire supérieur à la même altitude ou même en dessous. Le capitaine Welinski considérait les chances de succès de ses camarades bien plus grandes s'ils attaquaient leur cible cinq mille mètres au-dessus de celle-ci.

Les chasseurs possédaient deux systèmes de propulsion indépendants. L'un était un moteur-fusée qui pouvait être employé au décollage pour gagner l'altitude voulue le plus rapidement possible. L'autre était un système turbo communément utilisé et qui permettait à un avion d'atteindre la vitesse de Mach 4. Les machines de combat étaient équipées de missiles ainsi que de mitrailleuses automatiques. Il n'y aurait pas eu d'appareil de chasse plus efficace sur Terre si un astronaute américain, sur la Lune, n'avait pas rencontré une race extra-terrestre qui lui avait enseigné les secrets de sa technologie avancée.

Néanmoins, le capitaine Welinski était totalement confiant. Il observait son escadron qui volait en formation ordonnée et restait en communication constante avec la tour de contrôle au sol de l'armée de l'air.

L'officier de commandement au sol annonça :

– Cheminée à tous les Nuages ! Cheminée à tous les Nuages ! Le navire ennemi s'approche de 210° à zéro-30 à la vitesse de Mach quinze. Il passera au-dessus de la ville dans cinquante secondes. Vous devriez pouvoir le voir maintenant. Attaquez sans attendre d'autres directives ! Confirmez !

Welinski répondit :

– Nuage à Cheminée. Ennemi en vue. Nous attaquons immédiatement !

Il s'adressa alors à ses pilotes :

– Préparez-vous pour une attaque concertée !

La première chose qu'aperçut Welinski de son adversaire était une flèche de feu qui approchait à l'horizon. Tout d'abord, cela lui sembla plutôt petit et pittoresque, comme un feu de prairie vu de sa hauteur. Cependant, cela grandit avec une rapidité étonnante. Cela sembla monter de la terre et se métamorphoser en sphère. Welinski dut fermer sa visière pare-soleil.

– Pour l'amour du ciel ! murmura-t-il. Ils disaient que cela mesurait huit cents mètres. Cette chose a au moins dix kilomètres de diamètre.

Il n'eut pas le temps de réfléchir plus longtemps. Il vit la boule de feu foncer vers lui et se dit que c'était l'ennemi lui-même, ou bien qu'il se cachait à l'intérieur de l'objet. Welinski tira simultanément tous ses missiles, mais il n'était plus si sûr que ces petites fusées à têtes nucléaires pouvaient avoir un effet quelconque sur l'énorme éclair sphérique.

Il fit alors virer son appareil vers le haut, gardant les yeux fermés parce que la lumière aveuglante lui brûlait les rétines malgré le filtre protecteur. Welinski fut plus chanceux que ses camarades : il réussit à éviter de percuter de plein fouet l'écran protecteur qui entourait l'*Astrée*, et ne fit que le frôler. Cependant, l'impact était suffisant pour briser son appareil, et Welinski fut catapulté une centaine de mètres plus haut dans son siège éjectable. Quand il commença à redescendre, l'air chaud gonfla son parachute, et le capitaine inconscient se mit à descendre lentement vers le sol.

Tous les autres avions furent engloutis dans l'éclair sphérique et périrent dans l'explosion de leurs missiles qu'ils avaient tirés sur leur cible à peine quelques secondes plus tôt.

La bataille – si on pouvait l'appeler ainsi –, avait duré une minute et demie, de l'arrivée de l'Astrée jusqu'à ce que le 23$^{ème}$ escadron de chasse ait cessé d'exister. Il n'y eut qu'une seule exception : le capitaine Welinski inanimé qui avait eu la chance d'atterrir assez loin de la scène du désastre pour échapper à la dispersion de la radioactivité des têtes nucléaires des missiles.

Le destin avait épargné un homme pour rapporter les détails de ce combat inégal à ses supérieurs. Mais aveugle comme l'est souvent le destin, ils traiteraient Welinski d'imbécile quand il raconterait son histoire et l'enverraient en traitement psychiatrique.

Ainsi, les instigateurs de la perte de l'humanité se donnaient encore assez de temps pour engloutir les nations.

*

Perry Rhodan avait observé l'attaque de l'escadron de chasse dans un silence de marbre. Il savait ce qui arriverait si les pilotes ne changeaient pas de cap à temps.

L'*Astrée* se déplaçait à quinze fois la vitesse du son – soit cinq kilomètres par seconde. À une telle vitesse, la collision avec l'écran protecteur, dont le diamètre était dix fois celui du navire lui-même, provoquait l'ionisation des molécules d'air. Le résultat en était la création d'une boule de feu de presque dix kilomètres de diamètre, dont le capitaine Welinski n'oublierait jamais la vision de toute sa vie.

Les missiles des avions de chasse explosèrent sur le bouclier et ne causèrent pas même la moindre vibration à l'intérieur de la sphère.

Mais les pilotes suivirent le chemin de leurs projectiles et se tuèrent avec leurs propres armes.

L'*Astrée* suivit imperturbablement son cours en direction de Karaganda et Rhodan se prépara à déployer pour la première fois une arme psychologique.

*

Les hauts officiers de la base militaire aérienne de Karaganda-Est reçurent la nouvelle de l'anéantissement total du 23ème Escadron de chasse avec des visage déformés par la terreur. Contre quel adversaire s'étaient-ils lancés ?

L'*Astrée* réduisit sa vitesse alors qu'il s'approchait de la ville. Il provoqua une tempête qui était plutôt légère comparée à celles qui avaient fait rage plus tôt. Les rafales atteignirent une amplitude de 11, mais n'occasionnèrent aucun dégât à la ville, ni dans la base.

Étrangement, le puissant vaisseau fit halte à l'est de la ville et après quelques secondes commença à s'élever verticalement. À une altitude de quarante kilomètres, il s'arrêta de nouveau et resta immobile, éclipsant la lumière du soleil en terrifiant les habitants de Karaganda, et en agaçant les officiers de la base de Karaganda-Est.

– Bombardons-le ! suggéra l'un d'entre eux. Frappons-le immédiatement avec tous nos missiles défensifs !

L'idée fut écartée d'un geste de la main. Pour que les fusées soient efficaces, ils fallait qu'elles soient équipées de têtes nucléaires, et tirer une salve d'au moins cent missiles de ce type à seulement quarante kilomètres au-dessus de la ville semblait bien trop imprudent au commandant de la base.

Cependant, le général de brigade Chandikarh consentit à lancer un unique missile sur l'*Astrée*. Il chargea le personnel technique d'observer les effets de l'explosion.

– Peut-être parviendrons-nous à quelques conclusions utiles quant à la meilleure façon d'aborder ce vaisseau de guerre monstrueux, dit-il avec circonspection.

La proposition fut jugée raisonnable, et le lancement de la fusée fut préparé comme une expérience délicate. Le tir fut programmé pour 15:30 pour donner au personnel technique assez de temps pour régler ses instruments.

– Vérifiez la hauteur de l'explosion et gardez-en des images. Mesurez l'intensité

lumineuse et les retombées radioactives, ordonna Chandikarh. Vous me ferez ensuite part de votre évaluation.

15:00 heures. Chandikarh et ses officiers étaient assis dans le mess et attendaient que les minutes passent en tambourinant les tables de leurs doigts. Bien que l'*Astrée* n'ait pas encore changé d'emplacement, Chandikarh avait peur que le navire ne reprenne son vol avant qu'il n'ait une chance de terminer l'expérience.

*

À 15:03, Perry Rhodan donna ses instructions. Il avait décidé d'activer le grand radiant-psi pour prendre la ville de Karaganda et la base de Karaganda-Est sous son influence hypnotique.

*

À 15:03, le général de brigade Chandikarh commença à douter du sens de sa tentative et annula soudainement l'expérience.

À 15:04, les officiers du personnel technique secouèrent la tête. Ils ne comprenaient pas la décision de Chandikarh, mais en même temps ils ressentaient un certain soulagement de ne pas avoir à attaquer le puissant cuirassé.

Quelques instants plus tard, Chandikarh expliquait à ses officiers :

– Réfléchissez, messieurs ! Pouvons-nous nous jeter inconsidérément contre un ennemi qui a répandu la dévastation et l'horreur à travers le pays avec un unique vaisseau ? Que risque-t-il de se passer s'il a deux ou même trois navires du même genre ? Voire même toute une flotte ?

Un jeune major intervint à haute voix.

– C'est évident, Monsieur ! Nous serons tous réduits en poussière avant de pouvoir tirer la première salve.

D'autres officiers exprimèrent leur approbation et Chandikarh acquiesça.

– Votons une résolution, proposa-t-il. Nous, tout le corps des officiers de la base aérienne de Karaganda-Est, suggérons que le Conseil Suprême du Bloc soviétique cesse immédiatement toute résistance et entre en négociation avec l'ennemi. Notre expérience nous a appris qu'il serait insensé de continuer à se battre, ce qui ne ferait que nous occasionner de nouvelles pertes. Cependant, je suis convaincu que le Conseil Suprême partagera notre avis – avec sûrement quelques hésitations –, à savoir que nous devons faire face à un adversaire qui ne peut pas être vaincu à l'aide de nos méthodes militaires actuelles.

Chandikarh reçut des applaudissements unanimes. Il avait exprimé la résolution plutôt calmement, bien qu'intérieurement il fut extrêmement agité. « *Faites la paix avec la Troisième Force, bande d'imbéciles !* » aurait-il aimé leur dire. Mais il n'était pas sûr que ses officiers changeraient d'avis aussi radicalement que lui-même, et il avait donc préféré employer une formulation plus polie.

Le texte de la résolution fut annoncé à la ville dans la demi-heure qui suivit et déclencha une tempête d'allégresse parmi la population. Chandikarh fut étonné de cette

réaction véhémente et surmonta ainsi sa répugnance à envoyer la résolution à Moscou.

À 2:00 heures – heure de Moscou –, le personnel général et le Conseil Suprême de la capitale du Bloc soviétique étaient informés de la situation à Karaganda. Le mot «révolte» fut prononcé. Il fut décidé d'ignorer la résolution et d'envoyer plusieurs agents des services secrets à Karaganda.

À leur grand étonnement, personne ne semblait avoir saisi le sérieux de la situation. Aucun des leaders responsables ne nia que l'adversaire avait des moyens techniques supérieurs. Mais – c'est l'argument qui fut mis en avant – un vaisseau isolé ne pouvait être partout à la fois, et si la Troisième Force pensait pouvoir forcer le Bloc soviétique, qui était armé jusqu'aux dents, à ramper devant elle en faisant vadrouiller un navire spatial au-dessus de son territoire souverain en lui jouant toute sorte de tours, elle se trompait horriblement.

*

Perry Rhodan suivait les événements à Karaganda et à Moscou du mieux que le lui permettaient ses instruments de surveillance. Rien de ce qui était arrivé n'était une surprise pour lui. Le changement d'opinion à Karaganda était inévitable après que le radiant-psi ait balayé la région de la ville, et les généraux de Moscou n'auraient pas été de bons soldats s'ils avaient déjà jeté l'éponge.

À 4:00 heures de l'après-midi – temps de Karaganda –, le major Deringhouse, un jeune homme dégingandé de grande bravoure et l'un des meilleurs de Rhodan, quitta l'*Astrée* équipé d'un spatiandre de transport Arkonide et d'une maîtrise parfaite de la langue russe acquise par un entraînement hypnotique. Le champ déflecteur de la combinaison le rendait invisible, et le puissant générateur antigrav lui permit de descendre en douceur jusqu'au sol. Il parcourut les quarante kilomètres d'altitude en vingt minutes et envoya alors le signal prévu par hypercom pour éviter tout risque inutile.

Alors l'*Astrée* se mit en mouvement et laissa la lumière du soleil illuminer le ciel de la ville après une heure de ténèbres. Il avaient attendu d'être sûrs que le changement d'opinion provoqué par le radiant-psi sur les citoyens et les soldats de Karaganda serait permanent. La suggestion post-hypnotique ne demandait que quarante pour cent d'énergie de plus que les ordres hypnotiques directs et ponctuels.

L'*Astrée* se mit ensuite en route pour terminer sa tâche préliminaire : priver l'ennemi de sa puissance militaire.

*

Le maréchal Sirov ne montrait aucun respect et Fedor A. Strelnikov, membre du Conseil Suprême et Premier officier, qui aurait pourtant eu droit à un tel respect, ne semblait pas en prendre ombrage. Les dernières nouvelles étaient trop graves pour que l'on s'attarde encore sur une question de respect de l'étiquette.

– Karaganda, Schulba, Tschyrgaki, Irkoutsk, Tchita, Blagoyeshchensk, murmura Strelnikov avec agacement. Ne remarquez-vous rien ?

Au lieu de répondre, le maréchal Sirov pris une règle et la posa sur la carte. Schulba, Tschyrgaki, Irkoutsk et Tchita se trouvaient clairement soit sur la ligne qui reliait Karaganda à Blagoyeshchensk, soit à peine à quelques kilomètres de celle-ci.

– Les textes des résolutions qui nous ont été envoyées sont presque identiques, continua Strelnikov. Cessation d'activité militaire, négociation avec la Troisième Force, et reprise de discussions avec les gouvernements des autres blocs dans le but d'établir un gouvernement unifié sur Terre. (Il leva la tête du papier qu'il tenait en main) Qu'en pensez-vous, maréchal ?

Sirov haussa ses épaules.

– Vous avez bien élaboré quelques conjectures là-dessus ? insista Strelnikov.

Sirov ouvrit la bouche comme pour dire quelque chose. Puis il la referma et fit un geste agacé de la main.

– Expliquez-moi ce que signifie cela ! exigea Strelnikov.

Sirov désigna la carte.

– C'est comme si quelqu'un se déplaçait le long de l'itinéraire Karaganda – Blagoyeshchensk et hypnotisait tout le monde. C'est la seule explication qui me vient à l'esprit. Ne me blâmez pas si vous pensez que c'est idiot, mais vous avez insisté pour entendre mon opinion.

Strelnikov ne se moqua pas.

– Croyez-vous, demanda-t-il d'une voix rauque, que notre adversaire ait assez de moyens pour que tout ce qu'il ait à faire soit de survoler une fois notre pays et de provoquer une révolution de plus de quatre cents millions de personnes en quelques heures ?

– Je suis forcé d'arriver à cette conclusion, répondit Sirov en balayant la carte d'un revers de la main.

De tête, il prolongea la ligne jusqu'à la côte du détroit Tatar, entre le Sakhaline et le continent Sibérien. Quelle ville se trouvait à cet endroit ? Komsomolsk !

Strelnikov suivit Sirov des yeux.

– Vous pensez à Komsomolsk ? demanda-t-il.

Sirov inclina la tête, et les deux hommes restèrent silencieux pendant une minute.

Brusquement, le téléphone sonna. Sirov décrocha le combiné et le remit à Strelnikov, qui répondit. Sirov entendit une voix grêle qui résonnait dans l'écouteur, mais il ne comprit pas un mot de ce qu'elle disait. Il vit alors Strelnikov blêmir. La main de celui-ci tremblait quand il raccrocha.

– Vous êtes dans l'erreur, maréchal, dit-il. Nous ne recevrons aucune résolution demandant paix et négociations de la part de Komsomolsk.

– Comment ?

– Les troupes et les habitants de la ville se sont rebellés et ont coupé la ville du reste de la nation !

*

Le soir du même jour le Conseil Suprême de Moscou décida de repousser la menace

de la Troisième Force par tous les moyens possibles.

« Par tous les moyens possibles » signifiait déclarer la guerre à la Terre entière.

C'est seulement de cette façon qu'il pouvaient espérer inciter le gigantesque vaisseau spatial, qui traçait derrière lui un sillon de rébellions et de révoltes à travers l'énorme territoire du Bloc soviétique, à modifier ses plans. Ils voulaient détourner son attention des affaires intérieures du Bloc soviétique en contraignant la Troisième Force à consacrer ses efforts au bien de toute l'humanité.

« Par tous les moyens possibles » signifiait déployer l'arme la plus épouvantable que les habitants de la Terre aient jamais développé : la bombe à fusion catalytique.

Chacun se souvenait encore parfaitement que lors des premiers pas de Perry Rhodan sur l'échelle du succès, quand il avait empêché une autre guerre sur la Terre, il avait entouré le globe entier d'un champ d'absorption de neutrons qui avait empêché la fission des neutrons de l'uranium sur laquelle était basée l'explosion des bombes atomiques. Ainsi, aucune de ces bombes n'avait explosé, et aucune des réactions en chaîne qui auraient dû être déclenchées par ces bombes n'avait eu lieu.

Néanmoins, ce champ absorbant ne présentait aucune défense contre les bombes catalytiques. Le processus de fusion n'avait aucun besoin des neutrons, le dispositif de ces bombes étant totalement différent de celui des bombes atomiques classiques.

Le Conseil Suprême vota unanimement pour la guerre. Il n'avait d'ailleurs jamais adopté de résolution qui ne fut pas unanime. La date de l'attaque fut fixée au 13 juin, minuit – heure de Moscou. Les forces armées avaient donc vingt-six heures pour se préparer à l'action.

La session du Conseil Suprême, et plus particulièrement les mesures qu'il avait prises, furent tenues dans le plus strict secret. Il fut décidé que rien des intentions du Conseil Suprême ne pourrait atteindre les oreilles du public avant la dernière seconde. Celle où la guerre éclaterait.

*

Strelnikov et ses officiers auraient été beaucoup moins confiants s'ils avaient su que la décision de la session n'était déjà plus un secret au moment où elle était prononcée. Tous les discours, les objections et les instructions dans la salle de conférence avaient été retransmis par les microphones et les haut-parleurs. Aucun bruit n'avait atteint l'extérieur, mais les impulsions électriques créées par le bruit de la conversation furent envoyées à travers le câblage de la pièce. Le courant alternatif générait un champ électromagnétique autour des conducteurs, et les impulsions modulaient ce champ. Tout ce qu'il fallait était un récepteur assez sensible pour capter le champ modulé à plusieurs milliers de kilomètres de distance, là où il était même plus faible que l'électricité statique de l'air. Mais il fallait aussi savoir d'où ce champ provenait. C'est seulement ainsi que le récepteur pouvait être orienté dans la direction adéquate et pouvait filtrer les signaux désirés, qui étaient combinés avec l'électricité de l'air.

Tout technicien radio terrestre aurait juré qu'un tel récepteur ne pouvait être construit. Mais il aurait perdu. L'*Astrée* possédait plusieurs de ces récepteurs en

fonction, et Rhodan put contrôler chaque mot prononcé à la réunion. Ils étaient moins compréhensibles que s'ils avaient été directement prononcés devant lui, mais ils ne laissèrent aucun doute concernant l'abominable complot qui se tramait.

Rhodan était conscient que le Bloc soviétique possédait des bombes à fusion catalytiques contre lesquelles le champ d'absorption des neutrons était inefficace. Il aurait pu soumettre son influence hypnotique au Conseil Suprême en restant dans sa position actuelle, dans les montagnes de l'Oural du sud. Mais il avait une autre tactique en tête qui promettait un résultat plus durable.

*

Le 13 Juin – c'était toujours le 12 sur les îles Aléoutiennes –, le monde entier était en écoute.

Perry Rhodan, le chef de la Troisième Force, avait interrompu tous les programmes de radio et de télévision et faisait une proclamation aux habitants de la Terre. Il informa tous ceux qui étaient concernés par la conspiration du Bloc soviétique. Avant de conclure son discours, il annonça qu'il assumerait la protection de la Terre contre toute agression, aussi bien interne qu'extra-terrestre, et qu'il avait une surprise spéciale pour Strelnikov et ses hommes.

Celui-ci vit le visage de Rhodan se tourner vers lui sur l'écran de la télévision.

– Écoutez-moi, Strelnikov, dit Rhodan. Je vais vous dire ce que je ferai ce soir. Si vous et vos hommes ne retrouvez pas la raison avant qu'il ne soit trop tard, vous aurez droit à une petite démonstration. Cet après-midi, entre 12:00 et 12:30 – temps de Moscou –, je paralyserai tous les véhicules de transport qui fonctionnent sur une base électrique ou électronique. Vous avez quatre-vingt-dix minutes pour vous y préparer. Vous savez ce que cela entraînera. Ordonnez à tous les avions en vol de se poser, et prévenez tous les hôpitaux qu'il auront à s'attendre à des cas d'urgence. C'est à vous de décider de ce que vous allez faire. Mais vous êtes maintenant averti de ce qui arrivera à vos missiles ce soir. Vous serez incapables de les lancer sans électricité, et ils ne pourront pas frapper leurs cibles. La catalyse ne fonctionnera pas sans système de commande électronique.

*

Strelnikov ne fit rien. Il n'y avait d'ailleurs plus rien à faire. Tout le monde avait entendu l'annonce, ou l'avait appris d'un tiers, et tous savaient ce qu'il leur restait à faire pour éviter le désastre.

Les chirurgiens rangèrent leurs instruments avant 12:00 heures. Les conducteurs garèrent leurs voitures et la circulation de tous les trains fut interrompue, par précaution. Ceux qui devaient aller d'un étage à l'autre des bâtiments préférèrent emprunter les escaliers plutôt que de risquer de se retrouver coincés dans un ascenseur, à midi.

L'intelligence de Strelnikov refusa d'admettre la possibilité que Rhodan pouvait réellement accomplir l'exploit prévu mais il continua à étudier la pile de rapports qui se trouvait sur sa table, devant lui.

La rébellion s'étendait autour de Komsomolsk. Les troupes abandonnaient leurs garnisons et étaient reçues à bras ouverts par la population le long de la ligne Blagoyeshchensk – Komsomolsk. Cependant, quand elles essayaient de s'éloigner au nord ou au sud de la ligne, elles se heurtaient à la résistance des troupes qui ne s'étaient pas trouvées sous l'influence du radiant-psi. Néanmoins, Strelnikov était choqué de la vitesse à laquelle l'influence des insurgés s'étendait aussi dans ces secteurs. C'était comme s'ils étaient imprégnés d'un irrésistible esprit de solidarité. Les régiments loyaux se faisaient ainsi de plus en plus rares.

*À quoi pensent-il ?* se demandait Strelnikov. *Que cherchent-ils ?*

Il se détourna de la télévision sans écouter la suite du programme. Finalement, il se leva et regarda dans la rue, par la fenêtre.

Cinq minutes avant 12 :00 heures. Le trafic s'était arrêté et les piétons attendaient sur les trottoirs que le miracle se produise.

*Tous des imbéciles !* pensa Strelnikov avec colère. *Même si l'électricité est coupée, croient-ils vraiment que tout est fini ?*

Strelnikov se creusait furieusement la cervelle. Il fallait qu'il réfléchisse à quelque chose. C'était lui l'homme dont on s'attendait à recevoir des explications après le discours de Perry Rhodan.

Derrière lui, la télévision annonça :

*À midi vous entendrez le carillon de la Tour Spassky !*

Mais personne n'entendit le signal. L'écran s'éteignit, et la tour se détacha sur le fond obscur du Kremlin. Strelnikov fixa le poste de télévision d'un air déterminé.

– Jamais ! gronda-t-il d'un ton provocant.

# CHAPITRE 3

Le 14 juin à neuf heures du matin, heure locale, l'*Astrée* atterrissait à Galactopolis, jusque là la seule métropole sur le territoire de quarante mille kilomètres carrés de la Troisième Force, dans le désert de Gobi.

Le Bloc soviétique avait renoncé à ses plans. Strelnikov l'avait annoncé environ une heure après que l'électricité ait été coupée. L'*Astrée* était resté quelque temps au-dessus du territoire de l'ennemi afin de s'assurer de la sincérité de la déclaration de Strelnikov.

La nuit passa sur le continent Asiatique sans que le moindre missile ne quitte sa rampe de lancement. La paix avait été préservée, et Rhodan prit toutes les précautions pour qu'une éventuelle future attaque surprise soit futile. Tous les terriens respiraient de nouveau. Les gens étaient reconnaissants que Rhodan soit intervenu à temps et ait tenu sa promesse d'empêcher la guerre.

Le colonel Freyt, le député en chef de Rhodan à Galactopolis, attendait à l'astroport pendant que l'*Astrée* terminait sa manœuvre d'atterrissage. La masse des spectateurs s'entassait aux abords du site.

Perry Rhodan quitta la gigantesque nef, accompagné par Reginald Bull, son copilote, et les deux Arkonides Krest et Thora.

Freyt semblait soulagé, mais pas particulièrement heureux quand Rhodan lui serra la main. Ils pénétrèrent dans la voiture de Freyt. Alors Rhodan lui demanda :

– Quelque chose ne va pas, colonel ?

Freyt hésita. La voiture avait presque atteint sa destination quand il se décida finalement à prendre la parole.

– On m'a accusé de ne pas reconnaître à temps les événements politiques qui se déroulaient dans le Bloc soviétique. L'opinion générale est que cela faisait partie de ma mission, et les critiques ne comprennent pas pourquoi je n'ai pas pris les mesures nécessaires.

– Est-ce tout ? demanda Rhodan.

Freyt prit un air irrité.

– Je crois que cela est déjà assez grave, Monsieur.

Rhodan était conscient des ennuis auxquels Freyt avait dû faire face depuis que l'*Astrée* avait effectué sa transition au-delà de l'orbite de Pluton vers la planète artificielle Délos.

– Je dois vous faire une confession, Freyt, avoua finalement Rhodan. Je vous prie de me croire quand je vous dis que j'ai agi avec une bonne conscience.

Freyt le regarda avec étonnement.

– Je n'en ai jamais douté, Monsieur.

– Attendez une minute, Freyt. J'espère que vous comprenez qu'il me fallait être absolument sûr que pendant mon absence, personne n'emploierait la puissance du gouvernement à des fins malveillantes, pour satisfaire des ambitions personnelles ou autre chose du même genre. Me suivez-vous ?

Freyt inclina la tête. Il commençait à saisir pourquoi il n'avait jamais réellement pu agir. Il n'appréciait pas particulièrement la chose, mais il était assez objectif pour comprendre les motivations de son commandant.

– Vous aviez des instructions, continua Rhodan, pour n'intervenir dans la politique mondiale qu'au cas où la Troisième Force serait menacée d'une attaque. Je ne pouvais être sûr que vous observeriez mes ordres en toute circonstance. Les pressions auxquelles vous avez été exposé dans cette ville étaient beaucoup trop grandes. Vous n'aviez pas encore reçu un hypno-enseignement Arkonide suffisant pour que je puisse être certain de dépendre des ordres que je vous avais laissés. J'ai donc été contraint de vous imposer un hypnobloc qui vous limitait à ces instructions. C'est pour cela que vous ne pouviez mener aucune action contre le Bloc soviétique, excepté s'il empiétait sur notre territoire.

Il posa sa main sur l'épaule de Freyt et le regarda sincèrement.

– J'étais conscient que vous risqueriez de m'en vouloir, Freyt, mais il fallait que je le fasse. La prochaine fois, ce ne sera plus nécessaire, et ces quatre années passés sous la contrainte de cet hypnobloc vous fournissent un excellent alibi.

Il sourit en tentative de réconciliation, et sa conscience fut soulagée d'un grand poids quand Freyt lui rendit son sourire.

*

L'activité de la ville faisait penser à une ruche géante. Sa population s'était accrue de huit cents mille personnes durant les quatre dernières années.

Le colonel Freyt avait favorisé l'immigration des scientifiques et des experts. Il avait supervisé la construction d'installations industrielles par la Compagnie Générale Cosmique et l'assemblage de vaisseaux spatiaux et d'appareils de chasse construits selon les méthodes Arkonides.

Jusqu'à maintenant, la Troisième Force possédait deux croiseurs spatiaux sphériques lourds d'un diamètre de deux cents mètres. Deux autres croiseurs du même modèle seraient bientôt terminés. La flotte de chasseurs spatiaux avait augmenté de dix escadrons. Cette armada de plus de mille appareils capables de se déplacer dans l'espace suffisait à assurer la suprématie de la Troisième Force sur Terre.

L'armée était composée de dix mille soldats. Ils étaient équipés d'armes arkonides et équivalaient à une armée conventionnelles vingt fois plus importante.

Rhodan parcourut le rapport de Freyt. Il lui fallut moins d'une demi-heure pour assimiler toutes les nouvelles données. Tout s'était passé selon ses plans.

– Je n'aime pas employer de grands mots, dit-il au colonel Freyt, mais je dois admettre que vous avez rempli votre rôle de député avec brio, Freyt !

Freyt n'eut pas le temps d'apprécier le compliment. Rhodan avait d'autres ordres à

lui donner.

– Notifiez les gouvernements des autres Puissances que… (il lança un regard significatif à Freyt) Comment dire ?… Que je serais heureux d'accueillir leurs représentants le plus tôt possible à Galactopolis.

Freyt prit note.

– Insistez sur « le plus tôt possible » ! recommanda Rhodan. Ce qui signifie demain ou après-demain. Vous pouvez ajouter que je considère la situation comme extrêmement sérieuse malgré le fait que la guerre ait été évitée, et que des négociations sont indispensables.

Freyt nota aussi cela.

– De plus, je veux que vous assigniez un homme sûr à l'hypercom. Je voudrais permettre au technicien radio de l'*Astrée* de prendre un peu de repos. Il est en effet resté vigilant pendant très longtemps. Nous n'avons pas fixé d'heures précises pour les appels de Deringhouse. Il peut nous contacter à tout moment où cela lui est nécessaire.

– Deringhouse ? demanda Freyt, surpris.

– Oui, Deringhouse. Nous l'avons laissé à Karaganda. Sa mission est de faciliter la seconde phase de mon plan. Vous devinez que le Bloc soviétique restera antagoniste tant que le gouvernement actuel restera en fonction.

– Bien sûr, Monsieur.

– Un jour ou l'autre il nous faudra bien les arrêter, et Deringhouse est chargé de nous dégager le chemin.

Le colonel Freyt essaya consciencieusement d'analyser l'effet que les mots de Rhodan faisaient sur lui. Ils étaient destinés à écrire l'histoire de l'humanité, et il réalisa la largeur du fossé qui le séparait de Rhodan. Par moments, durant les quatre années et demie qui s'étaient écoulées, il avait cru pouvoir gérer les affaires de l'état aussi bien que le faisait Perry Rhodan, et qu'avec la formidable puissance qu'il avait entre les mains, ce ne serait pas une si grande tâche de s'occuper de la Terre.

Mais maintenant il comprenait. Il était essentiel que l'on sache jusqu'où il pourrait aller en utilisant ces moyens. Un homme dans une telle position ne pouvait se permettre de ne pas respecter une promesse. En un mot, il fallait savoir jouer avec les dix boules en même temps, comme un jongleur, afin d'être à même de saisir toutes les opportunités.

*

Un agent secret devait faire beaucoup de choses pour lesquelles il se verrait jeter l'anathème par les gens normaux, et pas seulement pour des raisons morales. D'un autre côté, il lui était souvent interdit d'agir d'une façon qui semblerait parfaitement normale à un citoyen moyen.

Le major Deringhouse portait une combinaison Arkonide qui pouvait le rendre invisible, mais qui pouvait aussi le rendre suspect s'il redevenait trop inopinément visible. Son intention était de commencer son travail à Karaganda, ses habitants et ses soldats étant toujours sous l'influence post-hypnotique de Rhodan.

Néanmoins, même un homme sous une telle influence ne pouvait manquer de faire

le lien avec l'*Astrée* si un étranger dans des vêtements plutôt inhabituels apparaissait soudainement devant eux. Il considéra donc plus prudent d'attendre encore quelques heures avant de pénétrer dans la ville de Karaganda.

Il n'aurait pas été difficile pour Rhodan de prendre le contrôle des citoyens de la ville pour qu'ils reçoivent un agent de la Troisième Force à bras ouverts. Mais un tel comportement aurait provoqué tant de consternation à Moscou que les services secrets auraient envoyé un avertissement, et la tâche de Deringhouse en aurait inutilement été compliquée.

En conséquence, Deringhouse atterrit, invisible, dans le voisinage du village de Plachowskoje, à environ 120 kilomètres de Karaganda. Alors qu'il regardait autour de lui dans le village – toujours invisible –, il vécut une expérience qui lui ferait plus tard penser que le destin avait participé ce jour là pour l'aider, lui et la Troisième Force.

Plachowskoje ressemblait à n'importe quel village de cette partie du pays. Des maisons basses étaient alignées le long de l'avenue principale d'où quelques rares rues latérales se détachaient. Tout autour, à perte de vue, s'étendaient des champs recouverts de nuages de poussière soulevés par les grands tracteurs et d'autres machines constamment en mouvement.

Deringhouse se dit que l'hôtel de ville serait le meilleur endroit pour apprendre quelque chose sur l'humeur de la population après l'attaque de l'*Astrée*, mais il eut un peu de mal à trouver le bâtiment parmi les autres maisons. Cependant, il finit par l'identifier grâce à un panneau d'affichage avec une note qui disait :

*« Le conseil local se réunira ce soir à 8:00 heures. »*

Elle était écrite à la main, et Deringhouse devina que la réunion serait principalement axée autour des événements du jour.

L'hôtel de ville possédait deux étages. Deringhouse le contourna et aperçut une ambulance garée dans la cour. Le signe inscrit sur le véhicule indiquait qu'il venait d'Upenski. Ce qui était plutôt surprenant, considérant le fait que Karaganda, une ville bien plus grande, était deux fois moins éloignée qu'Upenski.

Deringhouse entra dans le bâtiment et regarda autour de lui, dans le hall d'entrée. Il n'entendait aucune voix et décida d'ouvrir l'une des portes. Celle-ci grinça sur ses gonds quand Deringhouse la poussa. Il aperçut une pièce dénudée où se trouvait seulement une table. Le jeune homme qui somnolait assis derrière la table sursauta et frotta ses yeux endormis avec embarras. Quand il vit qu'il n'y avait personne derrière la porte, cela ne sembla pas l'inquiéter. Il soupira et se rassit avec un murmure de soulagement. Deringhouse recula et laissa la porte ouverte, laissant l'homme croire que c'était le vent qui l'avait ouverte. S'il l'avait refermée, celui-ci aurait pu devenir soupçonneux.

À ce moment, Deringhouse entendit des voix au deuxième étage. Il se dirigea vers l'escalier, ignorant le bruit que faisaient ses bottes sur le parquet. Les voix étaient après tout suffisamment fortes pour le couvrir.

Au deuxième étage se trouvait un hall plus petit. Les voix venaient d'une pièce dont la porte était restée grande ouverte. Un homme en uniforme blanc et un autre, qui ressemblait à un fermier, se parlaient. Deringhouse s'arrêta sur le pas de la porte.

– Le Conseil veut interroger cet homme à la réunion de ce soir, quel que soit son état, dit le fermier. Il a exposé des faits si inexplicables que nous pourrions avoir à en informer les services secrets.

L'homme en uniforme haussa les épaules.

– Je peux seulement vous dire que son état physique aussi bien que son état mental laissent plutôt à désirer. Si vous l'interrogez ce soir, il s'effondrera probablement. Mais je ne vous arrêterai pas si vous pensez que c'est indispensable.

*Un médecin*, conjectura Deringhouse. *Cela doit être l'homme qui est venu d'Upenski en ambulance*.

– Merci, répondit le fermier (il semblait soulagé). Vous auriez pu me causer de grandes difficultés. Vous comprenez…

Le médecin lui fit signe de la main.

– Je comprends. Ce ne pourra que vous être bénéfique si vous et votre village identifiez un ennemi de l'état, le capturez et le livrez aux services secrets. Comment avez-vous déterminé que quelque chose n'allait pas avec cet homme ?

Sans la moindre hésitation, le fermier raconta son histoire.

– Plusieurs hommes l'ont vu tomber dans le champ avec un parachute et un siège éjectable. Il était toujours inconscient. Mais quand nous l'avons mis sur un lit il a ouvert les yeux. La première chose qu'il a dite était : « Arrêtez cette lutte insensée ! Vous ne pouvez pas gagner le combat. L'adversaire est beaucoup trop fort ! »

– Je suppose qu'il parlait du vaisseau spatial hostile qui a traversé notre territoire ? voulut savoir le médecin.

Le fermier acquiesça.

– Ses paroles n'avaient aucun sens… Il parlait d'une énorme boule de feu qui a anéanti leurs avions de chasse en les faisant exploser avec leurs propres missiles. Est-ce possible ? Toute personne qui dit de telles choses ne peut être qu'un saboteur, ou un traître.

Le médecin répondit prudemment.

– Je suis sûr que tout sera vérifié.

Deringhouse perdit son intérêt pour la conversation. Ils parlaient vraisemblablement d'un pilote de chasse qui avait réchappé de l'attaque de l'*Astrée*. L'homme semblait avoir tiré la seule conclusion logique de son expérience et était maintenant prêt à être livré aux mains des services secrets. Où était-il ?

Toujours hors de vue des deux hommes qui parlaient derrière la porte ouverte, Deringhouse continua d'examiner quelques-unes des salles qui se trouvaient derrière les autres portes, avant de découvrir une pièce sombre dans laquelle il entendit le bruit d'une respiration irrégulière. Les rideaux étaient tirés devant les fenêtres pour ne pas laisser entrer la lumière. Deringhouse ferma la porte derrière lui et attendit que ses yeux s'habituent à l'obscurité.

Un lit de camp sur lequel dormait un homme était placé dans un coin de la pièce. Il semblait avoir terriblement besoin de sommeil. Son visage portait quelques blessures et quelques griffures mais ne semblait pas avoir subi de dégâts importants.

Deringhouse observa l'homme pendant un long moment afin d'être sûr de se souvenir de lui. Puis il quitta la pièce aussi prudemment que quand il y était entré. Il redescendit au rez-de-chaussée et regarda à travers les trous de serrure des autres portes. Quand il vit une grande pièce pleine de chaises et de bancs, il se dit avec satisfaction qu'il avait trouvé la salle de réunion du Conseil.

Il termina ses investigations à l'hôtel de ville et passa le temps qui restait avant la soirée en dérobant un peu de nourriture dans l'unique magasin du village et en les mangeant avec un peu d'eau claire à la fontaine de la place du village. Quelques minutes avant huit heures, il retourna à la salle de réunion et trouva un emplacement pour s'asseoir au sommet des casiers qui étaient alignés le long des murs de la pièce. Au moins, à cet endroit, personne ne risquait de le heurter.

Les membres du conseil ne furent pas très ponctuels. Seules deux personnes arrivèrent à huit heures, et il était 8 heures 20 quand le dernier des quatorze délégués pénétra dans la salle.

L'homme blessé que Deringhouse avait vu dans l'après-midi fut amené dans son lit de camp. Son état ne semblait pas s'être amélioré, mais il était éveillé et montrait beaucoup d'intérêt pour la réunion. Les membres du conseil le fixèrent avec une curiosité non dissimulée jusqu'à ce que l'homme avec qui avait parlé le médecin militaire cet après-midi ouvre la réunion.

Il entra directement dans le vif du sujet.

– Cet homme, expliqua-t-il en désignant le pilote blessé, est selon ses dires l'unique survivant du 23ème escadron de chasse qui avait décollé de Karaganda pour attaquer le vaisseau spatial ennemi. Les déclarations qu'il a faites au sujet de la rencontre sont si particulières que je le considère qu'il vaut mieux qu'il vous en parle lui-même avant que nous n'exprimions nos avis.

*Imbécile !* pensa Deringhouse. *Vous feriez mieux de lui dire de garder son histoire pour lui !*

Le fermier, qui était apparemment le maire du village, se tourna vers l'homme blessé.

– Commencez votre rapport ! ordonna-t-il. Exposez votre nom, votre rang et tous les détails importants. Vous êtes en présence du Conseil de Plachowskoje et vous êtes sous notre juridiction depuis que vous avez atterri sur le sol de ce village.

L'homme malade se leva sur un coude. On pouvait clairement voir combien cela était douloureux pour lui. Il commença alors d'une voix faible :

– Je suis Jaroslav Afimowich Welinski, capitaine et chef d'escadrille du 23ème Escadron de chasse situé à Karaganda-Est. À deux heures quinze de l'après-midi, mes camarades et moi avons décollé de notre base pour attaquer le vaisseau spatial hostile qui s'approchait de la ville de Karaganda. La tentative a échoué et la plupart de nos appareils… tous nos appareils ont été détruits.

Il décrivit minutieusement l'éclair sphérique et la façon dont les avions de chasse avaient péri, victimes de leurs propres missiles. Il conclut alors :

– Tout s'est passé comme si nous n'étions que des jouets pour enfants pour l'ennemi. Il n'a fait aucun effort particulier pour détruire notre escadron. Sans lever le petit doigt,

le mur de feu qui entourait son vaisseau a fait exploser nos missiles, qui ont fait sauter nos appareils avec eux. Mon avis est qu'il serait téméraire, voire irresponsable de mener une guerre contre un adversaire aussi supérieur. Nous ne possédons pas d'équipement équivalent pour rivaliser avec lui. Ce serait comme si un petit garçon essayait d'arrêter un char blindé lourd à mains nues.

Des protestations bruyantes éclatèrent soudain. Welinski fut insulté et qualifié de «saboteur» et de «traître», et c'étaient les mots les plus doux auxquels il eut droit.

Deringhouse admirait son courage. Il aurait été beaucoup plus facile pour Welinski de s'abstenir de faire un compte-rendu résolu des événements. Grâce à sa formation hypnotique approfondie, Deringhouse sut à quoi s'exposait le capitaine : dénonciation aux services secrets et arrestation en vue d'un impitoyable interrogatoire.

Deringhouse prit fermement sa décision. Mais il devait d'abord découvrir ce qui allait se passer.

Le président du Conseil annonça la décision que tout le monde attendait : informer les services secrets. Welinski ne protesta pas. Il répondit précisément et calmement à chaque question. Mais au bout d'une heure et demie, ses forces l'abandonnèrent et il défaillit sur son lit.

Il fut transporté à l'extérieur et le président du conseil décrocha le téléphone pour soumettre son rapport. En écoutant la conversation, Deringhouse se rendit compte que le président avait informé les services secrets d'Akmolinsk plutôt que le bureau de Karaganda.

Apparemment, les paysans de Plachowskoje savaient déjà que l'esprit de révolution avait gagné à Karaganda après le passage de l'*Astrée* au-dessus de la ville, il y a une heure. Mais ce village-ci était jusque là resté loyal.

*

Peu avant minuit le vrombissement d'un hélicoptère interrompit le calme de la large plaine. Un appareil, tous feux allumés, descendit du ciel nuageux et atterrit dans la rue, à l'entrée du village.

Le maire et deux autres membres du conseil, ainsi que deux paysans qui portaient Welinski sur son lit, partirent à la rencontre de l'hélicoptère. Le blessé était éveillé.

Deringhouse se tenait debout, invisible, sur le côté de la rue, et observait la scène. Il chercha à déterminer comment se sentait le jeune capitaine, mais Welinski restait immobile.

L'hélicoptère possédait un grand sas de chargement et Deringhouse n'eut aucun mal à s'y glisser et à s'asseoir à côté du lit de Welinski. Il entendit les hommes converser pendant quelques minutes. Alors les pales recommencèrent à tourner, et la machine s'éleva rapidement.

*Jusqu'ici tout se passe normalement,* constata Deringhouse.

Il avait eu l'intention d'aller à Karaganda, mais son objectif avait maintenant changé, et il se demandait si c'était une bonne idée. Après avoir réfléchi à sa situation, il arriva à la conclusion que l'endroit où il commencerait son travail n'avait que peu

d'importance. De toute façon il devait aller à Moscou, et partir d'Akmolinsk revenait au même que de partir de Karaganda.

Le vol prit à peine une demi-heure. Welinski s'était endormi malgré le bruit de l'hélicoptère. Il ne se réveilla que quand son lit fut tiré à travers l'entrée du sas de chargement.

Deringhouse suivit derrière le lit et eut son premier accident. L'entrée de la plate-forme de chargement se trouvait à un mètre cinquante au-dessus du sol. Il supposa qu'il ne risquerait rien à sauter. Après tout, les soldats qui attendaient devant l'hélicoptère parlaient très fort. Cependant, il n'avait pas remarqué qu'au niveau du sol de la plate-forme, un petit crochet dépassait de l'entrée, vers l'extérieur. Quand il sauta, il s'y prit le pied et tomba la tête en avant en heurtant l'épaule de l'homme qui était debout à côté de l'appareil.

Cela créa une grande confusion. Sous l'impact, l'homme perdit l'équilibre et renversa deux autres personnes. Les autres soldats se retournèrent et sortirent leurs armes à feu. Dans la lumière de l'héliport, Deringhouse put voir leurs visages déterminés mais perplexes.

– Qu'est-ce que c'était ? demanda l'un d'eux.

– Quelqu'un m'a sauté sur le dos, répondit l'homme avec lequel Deringhouse était entré en collision.

– Qu'est-ce que vous racontez ! hurla le troisième. Il n'y a personne !

– Puisque je vous dis…

L'homme avança prudemment vers l'écoutille et regarda dans le sombre compartiment.

– Il y a quelqu'un ? cria-t-il d'une voix forte. Sortez de là !

Il n'y eut aucune réponse. Deringhouse s'était déjà relevé et attendait près du cockpit de l'appareil. Il remarqua que Welinski observait attentivement la scène.

– Je vous ai dit qu'il n'y avait personne ! répéta l'un des hommes qui se tenait là.

L'homme à l'écoutille n'en démordit pas. Deringhouse dut admettre que c'était un soldat courageux. Sans hésiter, il grimpa dans le compartiment et commença à fouiller. Quand il en ressortit, il était encore plus déconcerté qu'auparavant.

– Il n'y a vraiment personne, murmura-t-il.

Les autres se moquèrent de lui.

Ils soulevèrent la civière de Welinski et l'emportèrent. Mais l'homme sur l'épaule duquel Deringhouse avait atterri regarda encore plusieurs fois l'hélicoptère derrière lui avec un visage soupçonneux.

*

Welinski passa une nuit agitée. Ils avaient installé son lit dans une petite pièce aux effluves de moisi dans l'une des baraques du terrain d'aviation. Personne ne fit plus attention à lui et il en profita pour dormir.

À environ sept heures, on lui offrit un copieux petit déjeuner et on lui demanda s'il se sentait assez de force pour se lever. Il essaya et réussit, bien que des anneaux colorés

aient commencé à danser devant ses yeux au bout de cinq minutes.

Il fut emmené à travers un couloir dans une autre pièce des baraquements, où un major était assis derrière son bureau. Welinski salua, et le major lui rendit son salut. Les deux hommes qui avaient accompagné Welinski quittèrent alors la pièce.

– Asseyez-vous, l'invita le major. Je vois que vous êtes toujours un peu chancelant sur vos jambes.

Welinski s'assit, stupéfait par cette amabilité inattendue.

– Racontez-moi encore toute l'histoire, sourit le major. J'ai ici le rapport de Plachowskoje, mais il est tellement confus que je n'y comprends strictement rien.

Welinski fit une fois de plus son récit. C'était la troisième fois qu'il rapportait dans tous ses détails l'expérience qu'il avait vécue.

Le major écoutait attentivement, et quand Welinski eut terminé il lui demanda :

– Et alors… ?

Welinski était ahuri.

– À Plachowskoje, expliqua-t-il, je suis considéré comme un traître et un saboteur, et ils m'ont livré aux services secrets.

Cela sembla amuser le major.

– Eh bien, rit-il. Si j'avais été témoin ce que vous avez vécu, j'aurais agi la même façon. Quel rapport cela peut-il avoir avec du sabotage ou de la haute trahison ?

Welinski n'en croyait pas ses oreilles.

– Est-ce que vous êtes sérieux ? demanda-t-il dans le doute en se penchant en avant.

Le major inclina la tête.

– Tout à fait.

– Alors puis-je rentrer à Karaganda ?

– Non. Je ne peux pas vous laisser faire cela.

Welinski s'effraya. Apparemment, ils avaient d'autres projets pour lui.

– Votre cas a acquis une certaine notoriété, continua le major. Le Conseil Suprême m'a envoyé un homme totalement digne de confiance. Il a l'ordre de vous conduire à Moscou. Le Conseil Suprême vous demande en personne de présenter votre rapport pendant une session secrète – en tant qu'homme libre, bien sûr. Nous n'avons aucune raison de vous soupçonner de haute trahison, de sabotage ou de défaitisme.

Les oreilles de Welinski commençaient à bourdonner. Il entendit à peine la question :

– Tout va bien ?

– Oui… Oui, bien sûr ! balbutia-t-il.

Le major remplit une fiche et la remit à Welinski par-dessus la table.

– Prenez ceci et allez à la salle 25 du baraquement C. L'homme qui vous emmènera à Moscou vous y attend. Montrez-lui cette note. Bon voyage !

Welinski le remercia, toujours aussi abasourdi, et quitta la pièce. Soudainement, il avait tout oublié de sa faiblesse et tenait beaucoup à rencontrer l'homme avec qui il était supposé voyager jusqu'à Moscou.

Il marcha jusqu'au baraquement C et trouva la salle 25 au bout du couloir. Il frappa et quelqu'un lui cria :

– Entrez !

Et Welinski entra. Dans la salle se trouvaient une table et une chaise. La première chose qu'il remarqua fut les semelles impeccables d'une paire de bottes sur la table. Il fit un pas de côté puis vit des jambes dans ces bottes. Alors il vit l'homme à qui appartenaient ces jambes.

Il était totalement différent de l'image que se faisait Welinski d'un fonctionnaire envoyé par le Conseil Suprême. Il avait de toute évidence moins de trente ans. Ses cheveux blonds étaient taillés en brosse et ses yeux bleus brillaient.

La chose la plus étrange concernant cet homme était son équipement. Il portait une combinaison qui faisait penser à un mélange entre une tenue de plongeur, un équipement d'alpiniste et un uniforme de soldat d'infanterie. Welinski n'avait jamais rien vu de tel. Avec crainte, il jeta un coup d'œil aux armes qu'il portait dans des étuis à la hanche et sur les cuisses.

– Avez-vous terminé votre inspection ? demanda l'homme en enlevant ses pieds de la table.

Welinski se souvint du protocole. Il se redressa et se mit au garde-à-vous. L'homme, qui faisait presque deux mètres de haut, lui fit un signe de la main sans lui laisser le temps d'exposer son nom.

– Je sais tout de vous : Jaroslav Afimowich Welinski, capitaine du 23ème Escadron de chasse de Karaganda-est. Est-ce correct ?

– Exactement, répondit Welinski avec surprise.

– Je suis Lub, dit l'homme blond. Remarquez bien que je n'ai pas dit que mon nom était Lub. J'ai oublié mon nom réel. Les gens que je fréquente me connaissent comme Lub, et vous pouvez employer ce sobriquet.

– Oui, Monsieur, répondit Welinski.

– Nous prendrons le prochain train pour Moscou, continua Lub.

– Puis-je vous poser une question ?

– Certainement !

– Pourquoi ne prenons-nous pas l'avion ? Ce serait tellement plus rapide.

Lub sourit.

– Quelle brillante idée ! Mais nous prendrons le train.

Welinski se forgea rapidement une opinion. Il n'avait jamais rencontré d'homme qui fut facile à vivre et taciturne à la fois. Cela n'allait pas être facile de réussir à apprendre quelque chose de sa part s'il n'avait pas l'intention de révéler quoi que ce soit. Néanmoins, Welinski ressentit immédiatement de la sympathie pour cet homme.

Lub quitta bientôt l'aéroport, suivi par Welinski. Tout le monde semblait connaître Lub puisque aucun des gardes ne lui demanda de papiers d'identification.

À dix heures, ils montèrent à bord de l'un des trains électriques les plus modernes de la ligne Transsibérienne, reliant Magnitogorsk et Kuybyshev à Moscou.

– C'est plus commode comme cela, déclara brusquement Lub. J'ai réservé un compartiment, et vous pourrez dormir en chemin.

Mais ce n'était pas ce que Welinski avait le plus envie de faire à l'heure actuelle.

Pendant que le train roulait à plus de trois cents kilomètres à l'heure à travers le territoire, Welinski continua à étudier Lub. Quand il vit que celui-ci avait remarqué sa curiosité, il prévint une remarque moqueuse en posant une question :

– Quel genre de combinaison utilisez-vous ?

Lub rit sous cape.

Une combinaison spéciale, répondit-il. Elle me protège contre les balles et d'autres objets désagréables. Elle peut aussi servir à beaucoup d'autres choses. Je vous dirai tout quand l'heure sera venue.

Apparemment, il voulait éviter de nouvelles questions. Il alluma le poste de télévision dont chaque compartiment était équipé. Les programmes étaient ennuyeux, jusqu'au moment où Perry Rhodan fit irruption sur les réseaux de télévision terrestre avec son avertissement au gouvernement du Bloc soviétique.

Welinski observa l'allocution en retenant son souffle, tandis que Lub se penchait en arrière dans son coin et agissait comme si tout cela l'ennuyait. Quand Rhodan conclut son discours et que le précédent programme réapparut sur l'écran, Welinski s'exclama :

– Je me demande si Strelnikov a compris la leçon et est prêt à abandonner ?

Lub haussa les épaules.

– Comment pourrais-je le savoir ?

L'excitation de Welinski grandit.

– Cela ne vous dérange-t-il pas ? Je pensais que tout le monde s'inquiéterait de savoir si cela avait un sens de s'opposer à un tel adversaire ou s'il valait mieux chercher un compromis pour sauver notre patrie.

Lub secoua la tête.

– En général, je ne me casse pas la tête pour de telles choses.

Welinski trouvait cette attitude incroyable, mais il préféra économiser sa salive.

À 11:30, le train s'arrêta à Atbassar, une petite ville qui n'était pas prévue en tant qu'escale régulière. Lub sourit.

– Savez-vous pourquoi nous nous arrêtons ici ? demanda-t-il à Welinski.

– Je suppose que le conducteur du train ne veut pas se retrouver coincé au milieu de nulle part sans électricité, répondit le capitaine.

Lub acquiesça et dit :

– Avancez, nous sortons.

Welinski sursauta.

– Pourquoi ?

– Je vous l'expliquerai plus tard.

Welinski obtempéra. Alors qu'ils quittaient le train, ils furent abordés par le conducteur.

– Vous ne pouvez pas descendre ici. Ce n'est pas un arrêt régulier. Vous devez rester dans le train.

– Peu m'importe, gronda Lub. Je veux me dégourdir les jambes.

Le conducteur n'éleva pas d'autre objection et Lub marcha le long du quai sablonneux du chemin de fer avec Welinski. Ils jetèrent un coup d'œil à la minuscule

gare et la contournèrent.

– Je veux que vous restiez ici, ordonna soudainement Lub. Je serai de retour dans une minute.

Welinski obéit. Lub repartit devant la gare et revint au bout de deux minutes.

– C'est bon, sourit-il. Nous pouvons y aller.

– Où ça ? demanda Welinski, stupéfait.

Lub désigna les toits plats de la ville qui était perceptible dans la brume de la plaine.

– Là-bas. J'aime profiter des pauses imprévues comme celle-ci. Je ne connais pas beaucoup cette partie du pays et j'aimerais visiter Atbassar.

– Serons-nous de retour à temps ? s'inquiéta Welinski.

Lub haussa les épaules.

– Je n'en sais rien.

Ils partirent sans chercher à dissimuler leur départ. Personne, pas même le conducteur, ne tenta de les retenir, ce qui rendit Welinski perplexe.

Atbassar se trouvait à environ six kilomètres de la station. Avant d'avoir couvert la moitié de la distance sur le chemin de terre poussiéreux, ils entendirent le bruit d'un avion qui arrivait de l'est. Lub leva le bras et regarda sa montre. Welinski remarqua qu'il frissonnait.

– Quel imbécile ! murmura Lub en grinçant des dents. Pourquoi n'a-t-il pas encore atterri ?

Ils s'arrêtèrent. Welinski ne comprit tout d'abord pas ce qui n'allait pas avec l'avion, mais il en prit soudainement conscience quand la montre de Lub indiqua midi pile. Le puissant grondement des réacteurs s'arrêta d'une seconde à l'autre. Le vrombissement se transforma en geignement puis devint un sifflement plaintif. En moins d'une minute l'appareil passa de l'état de point scintillant dans le ciel bleu à celui de grande goutte grise.

– L'avion va s'écraser ! haleta Welinski.

Lub ne répondit pas. L'avion continuait à piquer vers Atbassar. Ses ailes étroites, conçues pour la haute vitesse, avaient cessé de soutenir l'appareil. Sa trajectoire de chute ressemblait à celle d'une pierre lancée au loin. L'avion acheva sa course dans un éclair aveuglant de flammes, loin au-delà d'Atbassar, et le grondement de l'explosion se fit entendre à travers la zone quelques secondes plus tard.

Les genoux de Welinski tremblaient quand ils reprirent leur marche. À environ 12 :30, ils atteignirent l'entrée de la ville et Lub suggéra :

– Il vaut mieux que vous attendiez ici. Je vais d'abord jeter un coup d'œil.

Welinski était trop déprimé pour élever la moindre objection. Il s'assit au bord de la route et commença à attendre pendant que Lub avançait. Welinski venait à peine de se perdre dans ses pensées quand il entendit une colonne de véhicules qui démarraient leurs moteurs. Une équipe de sauveteurs et plusieurs curieux firent route vers le site du crash pour aller voir l'avion et apporter leur aide si nécessaire.

Welinski ne pensait pas que Lub trouverait encore quelqu'un qui soit resté dans la ville après l'accident dont il avait si dramatiquement été témoin. Mais vingt minutes plus

tard, Lub revint au volant d’une espèce de buggy motorisé qui était devenu populaire auprès des paysans durant les quelques dernières années passées. Il rayonnait comme s'il venait de faire une excellente affaire.

– Montez ! dit-il.

Welinski entra et s'assit à côté de lui.

– Où avez-vous obtenu ce truc ? demanda-t-il.

– Je l'ai acheté, rit Lub.

– Et où comptez-vous aller ?

– À Kosgorodok.

Welinski en eut le souffle coupé.

– Qu’allons-nous faire à Kosgorodok ? Je croyais que nous étions supposés aller à Moscou ensemble.

– Je sais que cela devient un peu compliqué pour vous, admit Lub. Mais faisons un marché. Je vous expliquerai tout à Kosgorodok si vous me promettez de ne plus me poser tant de questions.

– Cela me convient, dit Welinski après avoir réfléchi quelques instants.

Lub annonça que Kosgorodok se trouvait à un peu plus de deux cents kilomètres de distance d'Atbassar, et qu'ils l’attendraient dans l'après-midi s’ils gardaient la même allure.

# CHAPITRE 4

Le colonel Freyt appela, et Rhodan le fit entrer immédiatement.

– Les gouvernements de la Fédération Asiatique et du Bloc de L'OTAN ont accepté notre invitation, Monsieur, annonça Freyt. Le Bloc soviétique, quant à lui, n'a ni répondu, ni accusé réception de votre message.

– Il fallait s'y attendre, répondit Rhodan. Dans ce cas seuls trois d'entre nous suivront la conférence. Une date a-t-elle été fixée ?

– Oui Monsieur, après-demain, le 16 juin, quatorze heures – temps local.

– Très bien. Étiez-vous d'accord ?

– Bien sûr Monsieur, j'ai moi-même suggéré la date.

Rhodan leva les sourcils avec amusement.

– Ah ? Aucune protestation ?

– Aucune, Monsieur, sourit Freyt.

– Cela reflète favorablement l'estime qu'ils nous accordent.

Freyt quitta la pièce et laissa Rhodan considérer la situation. Ce qui le dérangeait le plus concernant l'état présent de la politique sur Terre n'était pas les élucubrations du Bloc soviétique. La Troisième Force avait les moyens techniques et psychologiques pour réprimer ces intrigues en quelques heures si nécessaire. La vraie raison de son souci était l'immaturité des humains, qui trouvait son expression dans le comportement du Bloc soviétique.

Rhodan n'était pas homme à se bercer d'illusions. Il avait fermement espéré qu'il pourrait ouvrir les yeux de l'humanité en répandant les informations concernant les événements qui avaient lieu dans ce secteur de la Galaxie à travers toutes les nations de la Terre après l'établissement de la Troisième Force au mépris de l'hostilité dominante. Il s'était convaincu qu'il pourrait convertir rapidement les peuples terriens divisés en leur dévoilant les réalités de l'univers – à savoir qu'ils pouvaient considérer leur foyer terrestre comme ce qu'il était vraiment : un grain de poussière parmi une myriade d'autres grains. Il rêvait de leur inculquer si profondément cette pensée cosmique qu'ils finiraient par considérer leurs querelles intestines sur leur minuscule domicile trop insignifiantes et ridicules pour valoir la peine de se battre.

Qu'était-il advenu de ces grandes espérances ?

Durant son premier vol vers la Lune, Rhodan avait rencontré des représentants des habitants d'un autre monde. Ce monde s'appelait Arkonis et se trouvait à trente-quatre mille années-lumière de la Terre. Ceux-ci avaient atterri sur la Lune au cours d'une mission de recherche. Le chef scientifique de l'expédition, Krest, était atteint de leucémie

et Rhodan avait saisi la chance pour l'inciter à le suivre sur la Terre en lui promettant un remède. De retour, il avait atterri près du lac salé de Goshun, dans le Désert de Gobi, qui était destiné à devenir le centre de la Troisième Force.

Krest avait été guéri et avait montré sa gratitude en partageant ses connaissances sur la technologie Arkonide avec Rhodan, lui permettant ainsi de survivre contre les Puissances hostiles qui dominaient la Terre, et garantissant l'existence de son nouveau petit État.

Le commandant du croiseur spatial était une femme – Thora. C'était la créature la plus belle et la plus passionnante que Rhodan ait jamais vu. Elle considérait les habitants de la Terre comme des demi-sauvages et les traitait en conséquence. Néanmoins, ces gens primitifs avaient réussi à détruire le vaisseau spatial Arkonide grâce à un tour monumental, sans avoir besoin du savoir de Rhodan. Thora avait eu la chance de ne pas se trouver sur son vaisseau spatial au moment du désastre, et Krest était l'invité de Rhodan sur la Terre. Thora et Krest furent ainsi les deux seuls Arkonides qui échappèrent à la catastrophe, mais ils avaient réussi à sauver un bien important de leur civilisation : un vaisseau spatial sphérique, qui mesurait soixante mètres de diamètre mais qui – hélas – n'avait pas la capacité d'effectuer le voyage jusqu'à Arkonis.

Ainsi Thora et Krest dépendaient de la coopération des habitants de la Terre. Ils avaient besoin d'un vaisseau spatial pour entamer le long voyage de retour. Rhodan avait alors fondé la Compagnie Générale Cosmique, dirigée par le mutant Homer G. Adams, avec comme objectif officieux la construction de ce vaisseau tant désiré par les Arkonides.

Mais de graves dangers firent leur apparition pour la Troisième Force et les blocs rivaux antagoniques qui dominaient la Terre. Des intelligences extraterrestres avaient détecté l'épave du croiseur de recherche détruit et avaient été attirées par des perspectives de pillage facile de riches ressources.

Une fois encore les défenseurs de la Terre en étaient ressortis victorieux. Ils avaient même pu aider une race désespérée vivant dans le système de Véga, à vingt-sept années-lumière de distance de la Terre, contre des envahisseurs non-humanoïdes. Après une dure bataille couronnée de succès, ils avaient découvert un indice concernant le monde mystérieux qui était l'objectif originel de l'expédition de recherche Arkonide.

Quelqu'un de puissant et d'inconnu avait joué à ses jeux cosmiques avec eux, les attrapant dans des pièges dont ils devaient ensuite se libérer pour prouver qu'ils étaient dignes de recevoir son héritage.

Ils parvinrent finalement à découvrir le monde de l'inconnu et l'appelèrent Délos. C'était une planète artificielle qui décrivait en plusieurs siècles une orbite qui englobait plus d'une douzaine de systèmes stellaires. Ils rencontrèrent l'inconnu, l'Immortel, et celui-ci révéla le secret de la vie éternelle à ses nouveaux amis. Mais ils apprirent aussi que la vie éternelle ne serait accordée qu'à Rhodan et à ces humains en qui il croyait.

L'heure des Arkonides était passée. L'histoire Galactique avait effectué son tour d'horloge. Par conséquent, le cadeau de la vie éternelle leur fut refusé. Krest et Thora avaient trouvé le monde dans lequel ils avaient placé tous leurs espoirs, mais ne purent

profiter de cette découverte.

Rhodan et les Terriens étaient le peuple de l'avenir !

Par la suite, pensait amèrement Rhodan, ils étaient rentrés de Délos après avoir été absents, selon leur propre chronologie, à peine quelques mois. Cependant, quatre années et demi s'étaient écoulées sur la Terre durant leur séjour sur Délos, où le temps semblait s'écouler à un rythme différent. Pendant ces quatre années et demi, quelques hommes ambitieux avaient cru que Rhodan ne reviendrait plus jamais pour les détourner de nouveau de leurs machinations politiques.

La Fédération Asiatique et le Bloc de L'OTAN avaient continué à suivre la voie de la coopération internationale. Mais le Bloc soviétique avait subi une révolution qui n'avait pas amené les bonnes personnalités au pouvoir. Depuis lors, de nouvelles querelles avaient éclaté et une autre guerre venait tout gâcher.

Rhodan se leva et observa par la fenêtre les étendues verdoyantes de la ville. Des pluies artificielles avaient fait du désert stérile du Gobi un magnifique jardin en fleurs. Il allait falloir qu'il apprenne à ses frères de race de la Terre qu'ils devaient lui obéir… jusqu'à ce qu'ils soient mentalement assez matures pour accomplir la grande tâche de l'humanité !

*

Quand ils atteignirent Kosgorodok, un petit village construit au bord d'un lac salé scintillant, Lub et Welinski occupèrent une hutte vide dans son périmètre extérieur. Personne ne leur avait prêté attention. Leur arrivée n'avait d'ailleurs apparemment pas été remarquée.

Lub demanda de nouveau à Welinski d'attendre tandis qu'il pénétrait dans le village. Cette fois, Welinski dut patienter plus longtemps qu'auparavant, et il faisait déjà sombre quand Lub revint. C'est avec une brève frayeur que, dans la lumière terne de la porte ouverte, Welinski vit un deuxième homme qui accompagnait Lub. Il se demanda ensuite pourquoi cela l'avait effrayé. Après tout, il n'avait rien sur la conscience.

Il n'y avait pas d'éclairage électrique dans la hutte, mais Lub portait une bougie sur lui. Il l'alluma et la posa sur le dur sol d'argile. Welinski pouvait maintenant voir que l'autre homme portait un uniforme de policier, ce qui cette fois l'alarma réellement.

Lub avait aussi apporté un peu de nourriture, une miche de pain brun à l'odeur alléchante et plusieurs variétés de saucisses. Il posa le tout sur le sol et releva la tête :

– Nous mangerons plus tard. Nous aimerions tout d'abord écouter ce que cet homme a à nous dire.

Ils s'assirent autour de la bougie, et le policier commença à parler sur un ton d'apaisement.

– Les paysans de Plachowskoje ont capturé un saboteur défaitiste qu'ils ont livré aux services secrets à Akmolinsk, où le prisonnier a disparu dans des circonstances mystérieuses. On a parlé d'un homme qui aurait de quelque façon inexplicable persuadé le major responsable du bureau local qu'il avait été envoyé par Moscou avec l'ordre d'emmener le prisonnier. Le major a envoyé la description du suspect à Moscou, mais

n’a par la suite jamais pu expliquer de façon satisfaisante pourquoi il avait agi ainsi. De plus, il a refusé d'admettre que le prisonnier était effectivement un défaitiste, mais n’a une fois de plus pas pu justifier son opinion.

« Dans ces circonstances, expliqua le policier, un autre incident étrange pourrait avoir de l'importance. Le prisonnier a été emmené de Plachowskoje à Akmolinsk en hélicoptère. Il était blessé et avait été installé sur une civière. Quand il a été retiré de la plate-forme de chargement, l’un de nos hommes est tombé au sol. Il a prétendu que quelqu'un lui avait sauté sur le dos, mais personne n'a été vu, et le prisonnier n’a pas été retrouvé.

« D’autres agents des services secrets ont eu pour mission de traquer l’inconnu et le saboteur qui ont quitté Akmolinsk dans l'Express Transsibérien à destination de Moscou. Le train s'est arrêté à Atbassar à cause de l'avertissement de Rhodan concernant la coupure d'électricité. Le conducteur et le chef de gare affirment tous deux que personne n'a quitté le train pendant l'arrêt, mais plusieurs voyageurs ont rapporté qu’ils avaient vu deux hommes marcher en direction du village d'Atbassar. L’un d’entre eux était vêtu d'une combinaison peu commune.

« Ce sont les derniers rapports que nous possédons. Ils ne semblent pas s’être arrêtés à Atbassar, et leur recherche est maintenant étendue au pays tout entier.

Le policier se leva sans qu’on le lui demande. Il se retourna, ouvrit la porte et sortit dans la nuit sombre en refermant la porte derrière lui.

Il marchait d’une façon singulière, presque mécanique, et cela n’avait pas échappé à Welinski. Il sentit que Lub l'observait et tourna la tête.

– Eh bien ? demanda Lub.

– C'est… C'est…, balbutia Welinski.

– Cela signifie… ? l’interrogea impatiemment Lub.

– Vous faites cela pour m'intimider, s’exclama Welinski. Depuis le début j'ai le pressentiment que vous n'êtes pas l'homme que vous feignez d'être. Vous voulez m’empêcher de faire mon devoir ! C’est vous le saboteur, pas moi ! Un traître à…

Lub agita la main, mais sans montrer le moindre signe de colère.

– Cela suffit, dit-il tranquillement. Pensez-vous que j'ai suborné le policier pour qu’il compose cette histoire ?

– Oui, et…

– Alors allez au village ! Il y a deux policiers à Kosgorodok. Allez voir l'autre et dites-lui qui vous êtes. Peut-être même sera-t-il assez intelligent pour vous reconnaître sans que vous vous présentiez. Vous verrez alors ce qui vous arrivera !

Welinski se leva.

– C’est ce que je vais faire, déclara-t-il fermement. Et ce que je ferai ensuite sera d’envoyer quelqu'un pour s'occuper de vous.

Lub rit chaleureusement.

– Vous êtes un idiot !

Welinski sortit. Il se calma après avoir fait quelques pas dans l'obscurité. Pour quelle raison défiait-il Lub ? Et si le policier avait dit la vérité ? Après tout, il avait lui-même

été immensément surpris par la tournure que prenaient les événements à Akmolinsk. Il y avait encore beaucoup d'autres questions auxquelles seul Lub pouvait répondre.

Avait-il aussi suborné aussi le major à Akmolinsk ? Insensé ! Un major ne peut pas être acheté si facilement. Mais… ?

Welinski tourna les talons et retourna à la hutte. Sans laisser à Lub le temps de lui faire une remarque sarcastique, il marmonna :

– OK… Je suis de retour. Vous êtes content maintenant ? Mais je vous promets que j'irai immédiatement parler à la police – indépendamment de ce qui pourrait m'arriver – si vous ne pouvez pas me donner une bonne explication aux événements qui se sont produits depuis ce matin.

– Vous parlez comme un vrai patriote ! répliqua Lub. Je vous ai promis que je vous dirais tout à Kosgorodok, n'est-ce pas ? Peut-être n'aimerez-vous pas ce que je vous dirai, mais pensez-y et employez votre tête plutôt que de vous laisser dominer par vos émotions. Asseyez-vous !

Welinski se soumit.

– Pour commencer par le commencement, mon nom réel est Conrad Ezechiel Deringhouse…, l'éclaira Lub.

*

Strelnikov démontra une fois de plus sa capacité à s'adapter aux nouvelles situations et son « bon sens » politique en donnant ses instructions au Conseil Suprême dès les premières heures du matin du 15 juin. Il s'était rendu compte qu'il serait fatal de sous-estimer l'ennemi, et il agissait en conséquence. Il interdit les réunions du Conseil de plus de cent de ses membres. Cela correspondait à moins d'un tiers. De cette façon, il empêchait Rhodan de subjuguer le Conseil dans sa totalité à l'aide de ses pouvoirs hypnotiques inexplicables, ou tout autre moyen qu'il employait. La présence d'un tiers de tous les membres était nécessaire pour amorcer un débat sur n'importe quel problème, et Rhodan ne pourrait rien y faire.

Strelnikov ne laissa pas le moindre doute quant à ses intentions : il s'arrogeait des pouvoirs dictatoriaux. Il donna ses ordres et ne laissa aucun autre choix au Conseil Suprême que de les suivre.

Il expédia trois régiments à Komsomolsk pour mater la rébellion locale.

Il prit aussi une autre décision : après l'étude des rapports concernant l'enlèvement mystérieux d'un capitaine de l'armée de l'air à Akmolinsk avec la participation d'un étranger bizarre qui venait de nulle part et n'avait pu être identifié, il s'était convaincu qu'il s'agissait de l'un des agents de Rhodan. Il allait falloir remuer ciel et terre pour s'en saisir. Il savait que Rhodan était extrêmement soucieux du bien-être de ses hommes, et que l'agent capturé aurait une valeur inestimable.

En se fiant aux déclarations de plusieurs témoins, Strelnikov dut prendre en considération le fait que l'homme était apparemment capable d'imposer sa volonté aux gens et qu'il pouvait se rendre lui-même invisible. Tout d'abord, Strelnikov considéra ces témoignages comme de pures inepties, mais ces observations furent tellement

nombreuses concernant l'étranger qu'il fut finalement contraint d'admettre qu'aucune autre conclusion n'était possible.

Depuis lors, toute la police et le personnel des services secrets avaient la tâche de rester vigilants, de rechercher le capitaine Welinski et d'attendre que l'homme mystérieux entre en contact avec lui. Ils avaient des recommandations pour éviter une attaque frontale sur l'homme inconnu.

Ce que Strelnikov ne savait pas, c'est que ses mesures – de la prohibition des pleines sessions du Conseil Suprême jusqu'à la poursuite du Capitaine Welinski – étaient exactement ce à quoi Rhodan et Deringhouse s'attendaient de sa part.

C'était une guerre psychologique dans le plus pur sens du terme.

*

Après une discussion approfondie, Deringhouse annonça simplement :

– Si vous vous sentez toujours tenaillé par cette envie irrépressible de partir en courant et de me dénoncer à la police, je vais être obligé de vous tenir en laisse. Nous comprenons-nous ?

Cependant, la menace n'était plus nécessaire. Deringhouse avait franchement décrit sa mission et son opinion et n'avait pas voulu utiliser d'autres moyens pour influencer le jugement de Welinski.

Welinski était convaincu de la sincérité de Deringhouse. Le plan qu'il proposait semblait avoir un sens, et pourrait être justifié par ses propres motivations patriotiques.

En conséquence, ils quittèrent Kosgorodok ensemble et voyagèrent vers l'ouest en voiture, en train, et en hélicoptère volé.

Le 17 juin, ils parvinrent à Magnitogorsk, qui se trouvait à mi-chemin entre Akmolinsk et Moscou. Là, Deringhouse décida de brouiller les pistes. Il supposait que les fonctionnaires responsables du secteur connaissaient déjà leur présence, ou du moins s'attendaient à ce qu'ils passent par la ville. Et il voulait leur donner un peu de fil à retordre.

Magnitogorsk était reliée à Bajmak, au sud, par une ligne de chemin de fer d'une centaine de kilomètres de long. Bajmak était un village perdu au milieu de nulle part, et si on avait demandé, personne n'aurait pu dire pourquoi quelqu'un avait eu l'idée d'y construire un chemin de fer.

Seuls Deringhouse, dont le travail était de savoir, et quelques autres personnes en connaissaient la raison. C'est à Bajmak que l'on trouvait l'uranium le plus riche de la Terre. Certaines rumeurs disaient même que les puits de mine renfermaient des veines d'uranium pur. Il était donc tout à fait compréhensible que le gouvernement tienne ce gisement dans le secret le plus absolu. Le public devait penser que Bajmak ne renfermait que quelques modestes dépôts de zinc.

Deringhouse et Welinski achetèrent des billets et empruntèrent le train à destination de Bajmak. À mi-chemin de leur objectif, le train fit une halte côte à côte avec un autre convoi de longueur importante qui était chargé de minerai. Deringhouse commença à étudier attentivement les wagons de marchandises recouverts avec des bâches, quand

Welinski lui tira brusquement la manche.

– Là ! chuchota-t-il en désignant le couloir de leur voiture.

Il était possible de voir tous les couloirs du train à travers les fenêtres en regardant par les portes, à l'extrémité de chaque voiture, et Deringhouse découvrit un homme en uniforme, deux wagons plus loin, qui semblait être en train de vérifier les identités des occupants des compartiments du train. Il se tourna de l'autre côté et vit un deuxième policier dans la voiture derrière lui. Il ouvrit alors une fenêtre et regarda les deux voies, le long du train. Un troisième garde montait la garde devant la locomotive, et un quatrième à l'arrière.

– Nous sommes pris au piège, murmura Welinski.

Cela commençait à prendre mauvaise tournure. Deringhouse était bien trop reconnaissable dans sa combinaison, et même s'il se rendait invisible, lui, Welinski, ne pourrait pas montrer d'autorisation pour voyager jusqu'à Bajmak. En outre, tous les policiers du pays devaient maintenant connaître son visage.

Mais Deringhouse ne perdit pas son calme. Ils étaient assis dans la troisième voiture derrière la locomotive. Welinski vit que Deringhouse tenait en main l'arme qu'il appelait « radiant-psi » prête à servir et mit les mains dans ses poches.

En plus d'eux, le compartiment était occupé par trois ouvriers somnolents, à côté de la porte. Le policier les réveilla et leur demanda leurs papiers. Ils montrèrent leurs laissez-passer au garde. Celui-ci s'approcha alors de Deringhouse et de Welinski.

– Nous n'en avons pas, lui annonça Deringhouse.

La garde fut stupéfait et insista.

– Mais vous devez avoir des papiers d'identification. Avancez et montrez-les moi !

Deringhouse haussa les épaules.

– Je n'ai pas de papiers, tout comme mon ami.

Le policier fronça les sourcils.

– Dites-moi, quel genre d'équipement avez-vous sur vous ?

Deringhouse baissa la tête sur ses vêtements et répondit :

– C'est une combinaison d'alpiniste. Je viens juste de l'acheter.

– Et comment vous appelez-vous ?

– Lub.

– Votre nom entier !

– Lub. C'est tout.

– Et votre ami ?

Deringhouse laissa le soin à Welinski de répondre à la question, et celui-ci agit comme il l'avait prévu. Il fut déconcerté et réfléchit un long moment pour s'inventer un nom. Finalement, il dit s'appeler Popov, un nom qui était aussi commun en Russie que Smith aux Etats-Unis.

Le policier comprit soudainement sur qui il était tombé.

– Ahah ! s'exclama-t-il. Attendez un peu, mes lascars ! Restez où vous êtes !

Il se dirigea rapidement vers la fenêtre et l'ouvrit. Alors il émit un sifflement, fort et perçant. On répondit au signal des deux côtés du train.

Le policier qui avait contrôlé les compartiments avant du train était déjà descendu, après avoir vérifié la deuxième voiture.

Deringhouse leva son radiant-psi et pressa la détente. Avec une concentration extrême, il formula un ordre, et ne se détendit que quand il remarqua que le train commençait à vibrer.

Le policier cria quelque chose à ses collègues. Avant qu'il n'ait pris conscience que le train commençait à se déplacer, Deringhouse s'approcha derrière son dos, l'attrapa par les genoux et le poussa par la fenêtre. Comme le train avançait encore lentement, l'homme tomba au sol sans courir de risque du fait de la vitesse.

Il fallut aux autres policiers trop longtemps pour saisir ce qui venait de se passer. Pendant ce temps-là, le train avait pris trop de vitesse pour qu'ils puissent faire autre chose que de remuer les poings en criant. Deringhouse rit d'aise. Il n'eut aucun ennui de la part des trois ouvriers, qu'il avait calmés grâce à son radiant-psi. Il se tourna alors vers Welinski.

– La prochaine fois, se plaignit ce dernier, vous feriez mieux de me dire d'abord ce que vous comptez faire, pour que je puisse m'y préparer.

Deringhouse sourit.

– Vous avez été parfait ! Vous vous êtes vraiment comporté comme si vous aviez quelque chose à vous reprocher.

– Dans deux minutes, les habitants de Bajmak sauront que nous nous dirigeons vers eux, que ferons-nous alors ?

– Mais je veux qu'ils le sachent, rétorqua Deringhouse. C'est exactement ce que j'avais en tête quand j'ai agi ainsi.

Welinski fut éberlué, mais Deringhouse ne lui donna pas d'autre explication. Il ajouta seulement :

– Je n'ai pris qu'un seul risque. Je n'étais pas sûr de pouvoir influencer le conducteur de la locomotive sans le voir. Mais cela a marché, comme vous pouvez le constater !

*

Thora annonça sa visite à Rhodan, quelque chose qu'elle n'avait auparavant jamais considéré comme nécessaire. Durant la minute qu'il fallut à Thora après qu'elle se soit annoncée pour atteindre le bureau de Rhodan, celui-ci se dit que pour qu'elle se mette soudainement à observer l'étiquette terrienne, le traumatisme qu'elle avait subi sur la planète Délos devait être particulièrement grave.

Elle fit une pause à la porte, grande et fière. Elle était belle – époustouflante –, avec ses cheveux blond clair et ses yeux étranges au miroitement rougeâtre. Mais elle montrait toujours des séquelles de son expérience décevante sur Délos.

Il lui proposa de s'asseoir.

– Je suis heureux de vous voir, dit-il d'un ton amical. Cela faisait longtemps que vous ne m'aviez plus rendu visite.

Elle leva les sourcils.

– Il faut du temps pour surmonter un tel choc, répondit-elle.

Rhodan fut soulagé d'entendre poindre dans sa voix un soupçon d'auto-moquerie.

Elle s'assit, lui faisant face.

– Je suis venue pour des raisons égoïstes, admit-elle. Je voulais savoir ce qui se passait dans le monde, pour oublier mes propres ennuis.

Rhodan raconta l'histoire de façon informelle, sans oublier de mentionner beaucoup de détails amusants.

– J'ai beaucoup de mal à vous comprendre, rétorqua Thora après qu'il ait fini son discours. D'abord vous agissez comme un homme qui exerce son nouveau pouvoir d'une main de fer, et maintenant vous chargez un homme seul d'effectuer le travail dans le Bloc soviétique bien que vous puissiez régler ce problème en quelques heures par une attaque concentrée, qui serait beaucoup plus convaincante.

Rhodan secoua la tête.

– Vous ne comprenez rien à la psychologie humaine, Thora. Je suis tout à fait certain que Deringhouse ne court aucun danger. Il ne lui arrivera rien à moins qu'il ne fasse une erreur grossière. D'autre part, cette façon d'agir me donnera une occasion de prouver à l'humanité en général, et aux dirigeants du Bloc soviétique en particulier, que leur révolution ne vaut pas la peine de recourir aux armes lourdes ni à un barrage de bombes.

Thora le regarda d'un air narquois.

– Comprenez-vous ce que j'essaye de dire ? reprit Rhodan en se penchant en avant. L'humanité doit apprendre que je n'ai qu'à faire cela (il fit un large geste de la main) pour éliminer toutes les difficultés. Attendez encore une minute ! (Il cherchait à prévenir toute objection de Thora) Je veux obtenir l'union de tous les peuples. C'est mon but. Mais pas par la force. Je préfère employer une méthode qui permettra à chaque citoyen de tirer par lui-même la seule conclusion intelligente. Si je devais suivre votre conseil, l'histoire se souviendrait de moi comme d'un homme brutal qui aurait forcé toutes les nations à s'unir sous la contrainte. Et ça, je veux l'éviter à tout prix !

Thora chercha avec embarras une réponse à ses arguments. Mais après quelques instants, elle avoua :

– Vous avez raison… Comme toujours.

Alors elle resta silencieuse pendant une minute avant d'ajouter :

– Quelles sont nos chances de rentrer sur Arkonis ?

Sa question prit Rhodan au dépourvu, mais il s'adapta promptement. Dès le premier jour de leur collaboration, Krest et Thora n'avaient jamais eu qu'un seul intérêt : trouver sur la Terre le moyen de retourner sur leur monde natal, Arkonis. Et maintenant que cela était faisable, Rhodan remettait le voyage à plus tard pour des raisons de sécurité terrestre. Mais il estimait qu'il allait finir par avoir du mal à différer le départ beaucoup plus longtemps.

– Je vous ai promis que nous pourrions partir vers Arkonis aussitôt que la Terre serait de nouveau en sécurité, essaya-t-il de la consoler.

La question qui suivait était prévisible :

– Et quand cela sera-t-il ?

– Attendez jusqu'à la conférence d'aujourd'hui, plaida Rhodan. Si nous réussissons

à trouver un accord, nous devrions pouvoir partir dans quelques semaines.

Il savait que la paix sur Terre était loin d'être assurée, même si la conférence apportait les résultats escomptés. Mais consoler Thora lui éviterait une longue discussion désagréable.

– Bien, soupira Thora. Nous avons déjà attendu si longtemps… Je suppose que nous pouvons attendre encore un peu.

*

Deringhouse fit s'arrêter le conducteur du train à quelques kilomètres de Bajmak et descendit avec Welinski. Ceux qui tentèrent de s'opposer à leur départ changèrent rapidement d'avis sous l'influence hypnotique du radiant-psi.

Ils s'éloignèrent jusqu'à environ deux cents mètres de la voie du chemin de fer et se dirigèrent vers Bajmak en passant derrière les buissons qui longeaient les rails. D'un petit tertre, ils virent que le train qu'ils venaient de quitter était accueilli par un détachement de police à la station de Bajmak. Pendant les quinze minutes qui suivirent, il sembla n'y avoir que de la confusion autour des wagons. Le détachement fut divisé en plusieurs équipes qui se mirent à explorer les alentours du chemin de fer en se déplaçant vers le nord.

– Ils nous recherchent, fit remarquer Deringhouse en reprenant la marche.

Pour une raison inexplicable, les policiers ne s'éloignaient jamais à plus de cinquante mètres de la ligne. Ce n'était pas assez loin pour retrouver les «saboteurs». Deringhouse apprendrait plus tard que les troupes avaient l'ordre strict de ne pas pénétrer dans des buissons, hors de vue. Le capitaine de la police de Bajmak craignait l'armement supérieur de Deringhouse et n'avait aucune envie d'envoyer deux cents hommes loyaux dans les buissons et de voir revenir deux cents saboteurs une demi-heure plus tard.

Quoi qu'il en soit, Welinski et Deringhouse s'approchèrent du petit hameau deux heures plus tard en venant du sud. Puisque personne ne s'attendait à les voir arriver de cette direction, ils parvinrent sans se faire remarquer à s'approcher à cent mètres du bâtiment administratif qui gérait la mine de zinc. Ils se dissimulèrent dans les buissons et attendirent jusqu'à la nuit tombante sans se faire repérer par les nombreuses équipes de police qui parcouraient le voisinage.

Après dix heures, ils sortirent de leur cachette, bien que Welinski n'ait aucune idée claire des intentions de Deringhouse. Tout ce qu'il savait était qu'ils ne devaient être vus qu'au moment opportun. L'agent de la Troisième Force ne cherchait pas à cacher le danger que cela impliquait et considérait cela comme la partie la plus difficile de son travail.

– N'oubliez pas, l'avertit-il, que je porte sur moi une combinaison pare-balles, mais que vous êtes vulnérable. Ne prenez donc aucun risque !

Ils rampèrent alors vers les bâtiments. La plupart des fenêtres étaient sombres. Seul l'un des baraquements était éclairé par un néon bleu.

Deringhouse montra à Welinski où il devrait l'attendre.

– Vous serez bien à couvert ici, chuchota-t-il.

– Je serai de retour à temps. Montrez-vous juste assez longtemps pour qu'un policier d'intelligence moyenne puisse reconnaître votre visage.

Welinski demanda nerveusement :

– Quelle barbe ! Qui va me voir ici ?

– Quelqu'un. Cet endroit grouillera bientôt de monde.

*

Frunse, un géorgien de garde cette nuit, était assis paisiblement à sa table près de la fenêtre, qui restait entrouverte pour qu'il puisse faire la conversation aux passants. Il combattait sa fatigue croissante en lisant un journal.

Frunse n'était pas un homme instruit, mais était quelqu'un de têtu. Il ne parlait pas le Russe très couramment, et le lire lui posait encore plus de problèmes. Néanmoins, il continua sa lecture jusqu'à ce que son désir de dormir finisse par s'éteindre.

Alors qu'il étudiait un rapport concernant la mort mystérieuse du bétail dans un élevage collectif sibérien, il entendit s'ouvrir la porte de son local. Frunse posa son journal sur la table et regarda fixement la porte. Il était certain que personne ne pouvait s'approcher des baraquements sans qu'il le remarque. Il n'y avait qu'un seul chemin menant à la porte, et malgré sa lecture, cela n'aurait pas échappé à son attention si quelqu'un l'avait emprunté.

La porte était équipée d'un dispositif de verrouillage automatique qui empêchait normalement que la porte ne s'ouvre accidentellement, ou ne reste ouverte aussi longtemps que maintenant.

Frunse se leva. Malgré une petite crainte, il voulait savoir ce qui se passait avec la porte. À ce moment, celle-ci se referma. Frunse hésita quelques instants avant de retourner sur sa chaise. Une porte fermée ne le dérangeait pas, et quoi qu'il se soit passé, c'était terminé. Mais il ne put s'empêcher, pendant plusieurs minutes, de regarder à la dérobée l'espace vide de la pièce comme si quelque chose s'y était caché. Alors il reprit son journal.

Un peu plus tard, il sursauta une nouvelle fois. Il avait entendu un cliquetis. Frunse regarda fixement par-dessus le rebord de son journal, mais ne vit rien. Quand il remarqua un deuxième cliquetis, il détermina la direction dont il venait.

Il écarquilla les yeux, et sa mâchoire s'ouvrit toute grande de terreur quand il vit un morceau de tôle grise se détacher du mur et flotter lentement dans les airs. Celui-ci se déplaça jusque sur une chaise et se posa sur un morceau de tôle semblable qui devait s'être déposé là un peu plus tôt. Cela provoqua le même faible cliquetis qu'il avait entendu auparavant.

Le garde se leva lentement de sa chaise. Il perdit de précieuses secondes pour comprendre que ce n'était pas un fantôme qui travaillait là, devant lui, mais quelqu'un qui savait exactement ce qu'il faisait. Derrière les plaques de métal qui avaient été ôtées couraient les câbles des installations de contrôle du système de sécurité, dont le panneau de commande était placé sur la table de Frunse. Il ne comprenait rien aux complexités techniques de l'installation, mais il était conscient que n'importe quel cambrioleur ou

saboteur pouvait pénétrer dans les bâtiments administratifs et le puits de mine sans entrave si ces commandes étaient détruites ou endommagées. Cela, il devait l'empêcher à tout prix !

En deux bonds puissants Frunse atteignit le panneau mural. Il allongea les bras et tenta de se saisir de l'invisible intrus. Mais au lieu de l'attraper, il reçut un coup brutal qui l'envoya valser à travers la pièce, contre le mur opposé, où il s'effondra et resta là, le souffle coupé.

Partagé entre crainte et colère, il observa à partir du plancher la façon dont les fils dans la boîte de jonction étaient déplacés, comment certaines connexions étaient coupées et comment de nouveaux branchements étaient effectués. Malgré son manque de connaissance en électronique, il était évident que le hors-la-loi invisible était occupé à mettre le système hors service. Il faudrait des jours pour le remettre en état de fonctionnement.

Frunse rampa le long du plancher en faisant le moins de bruit possible. En se glissant dos à la table, il ouvrit prudemment un tiroir et prit son pistolet. Par-dessous la table, il visa l'endroit où il pensait trouver l'homme invisible et pressa la détente avec rage. La détonation résonna bruyamment à travers la petite pièce, mais l'effet produit fut de loin différent de ce à quoi il s'attendait. Le son métallique de l'impact de la balle qui heurte le mur fut presque noyé dans le grondement du tir. Il fut suivi par un sifflement perçant et un bruit de verre brisé. Quand il regarda autour de lui, il vit, horrifié, qu'il avait brisé le carreau derrière lui.

Mais Frunse était un homme courageux et obstiné, et le fait que l'homme invisible ne semble pas lui accorder la moindre attention et continue ses efforts diminua ses craintes. En se penchant au-dessus de la table, il décrocha le téléphone et composa à la hâte le numéro de la police. Alors il cria :

– Il y a ici quelqu'un d'invisible qui endommage notre système de sécurité !

Il laissa tomber le combiné et se remit rapidement en couverture sous la table. Le coup de fil ne semblait pas avoir dérangé l'invisible. Grâce au bruit de fils coupés et au crépitement des étincelles, Frunse réalisa qu'il continuait à faire son travail.

*Il ne faudra pas longtemps,* pensa-t-il, mécontent, *avant qu'ils ne t'attrapent*.

Mais il n'avait pas la moindre idée de la façon dont la police saisirait l'intrus là où lui avait échoué si misérablement.

Il poussa un cri d'inquiétude quand la porte se rouvrit, juste quelques instants avant que la police ne se précipite dans la pièce.

– Oh non ! hurla-t-il. Il s'en va !

Frunse bondit de la table et courut vers la porte. Cependant, il n'était pas plus facile de voir un homme invisible dans l'obscurité que dans une pièce vivement éclairée.

*

Welinski entendit le piétinement de nombreux pieds quelques minutes après qu'une détonation ait retenti dans l'une des baraques.

La détonation était toute proche, et il aperçut bientôt des silhouettes de policiers qui

couraient sur le chemin en angle droit qui menait aux baraques.

– Oh non ! Il s'en va ! hurla une voix qui venait de l'intérieur les baraques, juste au moment où il quittait sa cachette.

Huit policiers l'aperçurent alors qu'il se tenait debout, dans la faible lumière de l'aube. Le groupe arrêta de courir, et Welinski disparut de nouveau dans les buissons.

– C'est lui ! Attrapez-le !

Mais de la porte, une voix exaspérée s'exclama dans un Russe médiocre :

– Ici, bande d'imbéciles ! Il est ici !

Welinski se trouvait déjà à cinquante mètres de distance des policiers, profondément enfoncé dans les buissons, quand ses poursuivants changèrent d'avis après la confusion initiale. Deux hommes continuèrent à le poursuivre tandis que les deux autres revenaient aux baraquements en courant.

Soudainement, Welinski sentit que quelqu'un lui touchait la main. Il commença à s'affoler jusqu'à ce que les chuchotements de Deringhouse ne le calment.

– Par ici ! Venez avec moi !

C'était plus facile pour eux que pour les policiers puisqu'ils pouvaient choisir leur propre chemin. Cinq minutes plus tard, ils étaient de nouveau en relative sécurité. Mais Deringhouse ne désirait pas faire de longue pause.

– Mettez vos bras autour de moi, demanda-t-il à Welinski, qui obtempéra. Maintenant nous allons faire un petit voyage par les airs pour nous éloigner rapidement et le plus loin possible. Ma combinaison comporte un générateur qui peut créer un champ d'antigravité assez puissant pour nous porter tous les deux, si on le pousse au maximum. Cependant, dans ce cas, nous devrons sacrifier notre invisibilité. Mais étant donné qu'il fait assez sombre, cela importe peu.

Avant que Welinski ne puisse prononcer un mot, il se sentit brutalement tiré vers le haut, comme dans un ascenseur qui monte à toute vitesse. Son estomac se retourna et, quand il fut remis de son choc, il vit scintiller les feux du secteur minier loin au-dessous de lui.

– Ne vous effrayez pas, lui recommanda Deringhouse. Ce n'est pas très confortable mais c'est de loin beaucoup plus efficace que la marche à pied.

– Et si je lâche prise ? s'étrangla Welinski.

– Alors il ne vous arrivera rien, expliqua Deringhouse. Vous continuerez juste à voler avec moi. Cependant, si vous commencez à vous débattre et à me repousser, vous risquez de quitter la sphère de gravité artificielle. Si vous ne voulez pas tomber, vous feriez mieux de ne pas me fausser compagnie !

Il rit. Mais Welinski n'était pas d'humeur légère. Il était en fait partagé entre sa crainte de l'inconnu et son admiration pour ces merveilles de technologie avancée.

Après un moment, il finit par s'habituer à l'étrange sensation d'apesanteur partielle, et il recommença à s'intéresser à ce qui l'entourait. En observant les contours brumeux des collines d'Oural du sud qui disparaissaient derrière eux, il estima leur altitude à deux cents mètres et leur vitesse à environ cent kilomètres par heure. La pression de vent semblait être très réduite par le champ de gravité artificielle. Au moins, Welinski ne

sentait aucun malaise quand il regardait par-dessus l'épaule de Deringhouse. Autant qu'il puisse en juger, ils se dirigeaient vers l'ouest.

# CHAPITRE 5

Le maréchal Sirov, membre du Conseil Suprême et expert militaire en vertu de son rang, avait été relégué au même statut que les quatre cent quinze autres représentants votants, à savoir en tant que preneur d'ordres passif.

Chaque jour il se cachait à un endroit différent. Entre huit heures et midi, chaque matin – l'heure exacte changeait chaque jour –, il recevait un appel téléphonique et apprenait les dernières informations par une voix peu familière. Il les transmettait ensuite selon leur importance à ses subalternes à travers au moins vingt canaux secrets, avec des instructions pour prendre les mesures appropriées.

Au moins trois fois par jour, Sirov était appelé par un homme qu'il supposait être le secrétaire général Strelnikov. Ce dernier offrait ses conseils pour répondre aux diverses situations et s'attendait à ce que Sirov accepte ses suggestions comme des ordres, que Sirov suivrait volontairement.

Ce jour là, le 18 juin, Sirov reçut l'appel de la voix déguisée peu de temps après avoir écouté son rapport quotidien.

– Glorieuse victoire ! annonça la voix.

– Magnifique succès ! répondit Sirov.

C'étaient là les mots de code qui indiquaient à Sirov que l'interlocuteur avait de nouveaux ordres pour lui.

– Nous avons des nouvelles de l'agent de Rhodan, continua la voix. Hier, dans la nuit, il est arrivé de Magnitogorsk à Bajmak avec le capitaine Welinski, à sa manière clandestine habituelle. Il a agi très efficacement et déjoué la vigilance des gardes qui contrôlaient le train. La même nuit, les installations de sécurité de la mine d'uranium ont été tellement endommagées qu'il faudra à nos électriciens au moins deux ou trois jours pour les arranger.

La voix avait un ton de fierté qui rendit tout d'abord perplexe Sirov. Mais il réalisa bientôt pourquoi.

– Cela signifie sans doute, ajouta la voix, que ce Welinski et que l'agent feront une tentative pour obstruer la mine pendant que le système de sécurité est en panne. Ainsi, nous savons que tout deux resteront au moins à Bajmak pour les prochaines vingt-quatre heures, et plus probablement pendant quarante-huit heures.

Sirov comprenait.

– Je veux que vous envoyiez vos meilleurs officiers à Bajmak, dit fermement la voix. Il ne faut pas que ces deux là nous glissent encore entre les doigts.

– Bien, répondit Sirov. Je m'en occupe immédiatement.

– Très bien. Jusqu'ici nous ne savons pas si Rhodan a passé en fraude plus d'un agent dans notre pays. Moscou peut probablement s'estimer en sécurité vis-à-vis d'un tel danger.

Strelnikov semblait soulagé. Il termina la conversation et Sirov composa rapidement un numéro. Il donna à l'homme qui répondit toutes les informations qu'il avait reçues de Strelnikov et ajouta ses propres instructions pour l'arrestation de Welinski et de l'agent ennemi. Il fut inflexible concernant la nécessité de leur capture et exposa qu'il ne tolérerait aucune nouvelle excuse.

Mais pendant la conversation, il entendit un léger sifflement quelque part dans le petit appartement qu'il n'occupait que ce jour là. Il regarda par la porte, dans le couloir, mais il n'y avait personne en vue. Le bruit venait certainement de la rue. Sirov reprit alors la conversation. Après qu'il eut fini de parler, il s'assit devant le téléphone quelques instants et regarda pensivement la fenêtre aux longs rideaux. Alors il se leva pour prendre un verre d'eau.

Quand il se retourna de nouveau vers son bureau, il les vit tous deux ! L'un était Welinski. Sirov avait vu assez de photographies de lui pour le reconnaître instantanément. L'autre devait être l'agent de la Troisième Force. Un homme grand et maigre aux cheveux blonds ébouriffés. Celui-ci arborait sur le visage un sourire railleur et le salua d'un ton amical.

– Bonjour. Veuillez nous excuser si nous ne nous sommes pas annoncés, mais nous n'avions pas d'autre choix. Nous avons pensé que…

Il bondit alors brusquement à travers la pièce. Il fallait qu'il saute plus loin que Sirov, qui venait simplement de tendre le bras pour atteindre le tiroir de son bureau. Sirov eut l'impression d'être saisi par une tornade. Avec colère, il réalisa que le grand homme blond dédaignait l'utilisation de ses armes supérieures pour ne compter que sur son agilité et ses poings.

Mais sa fureur ne fut pas d'une grande aide à Sirov. Il fut roué de coups de poing avant d'avoir le temps de lever les bras pour se protéger. Et quand il essaya de riposter, Deringhouse lui fit perdre l'équilibre d'une gauche au visage. Plusieurs flashes explosèrent devant les yeux de Sirov, et il s'effondra au sol.

Deringhouse ne semblait même pas être essoufflé. Seule l'amitié avait disparu de son visage.

– Ne réessayez plus jamais ça, maréchal. La prochaine fois je ne serai pas aussi gentil. Vous avez de la chance que je ne vous aie pas tué !

Sirov tenta de se relever. Deringhouse fit signe à Welinski de l'aider. Celui-ci traîna Sirov jusqu'à une chaise et l'y déposa. En attendant, Deringhouse avait quitté la pièce. Il revint avec une corde et la donna à Welinski en ordonnant :

– Attachez-le et faites du bon travail ! Votre sécurité en dépend. (Il se retourna.) Savez-vous pourquoi je suis ici ? demanda-t-il froidement.

Sirov ne répondit pas. Deringhouse ricana.

– Vous n'allez pas me dire que vos services secrets sont aussi mauvais ? Hier après-midi, dans la ville de Galactopolis, la conférence des gouvernements légaux des

Puissances terrestres a unanimement condamné les principes et les méthodes de l'actuel gouvernement du Bloc soviétique, et a exigé la punition des coupables devant une cour mondiale. Vous devez en avoir été informé.

Sirov ne pouvait plus contenir sa colère.

– Ne soyez pas ridicule ! haleta-t-il. Qui se soucie de ce qui se dit et de ce qui se fait à Galactopolis ?

– Vous ! répliqua Deringhouse. Vous êtes maintenant entre mes mains, et je compte bien vous livrer à la vigilance des gardiens de prison de Galactopolis.

Sirov fit une tentative de moquerie dédaigneuse, mais échoua misérablement.

– De plus, vous ne serez pas seul, continua Deringhouse d'un air impassible. Je vais de la même manière mettre hors d'état de nuire quelques-uns de vos collègues… Pour que vous ayez un peu de compagnie.

Sirov le regarda interrogativement. Deringhouse supposa qu'il voulait savoir comment sa cachette avait été découverte, mais il ne l'éclaira pas à ce sujet.

– Après tout, vous n'êtes qu'un brigand de seconde zone, termina-t-il.

La remarque aiguillonna Sirov et provoqua une nouvelle fureur, mais même avec la force du désespoir, il ne parvint pas à se libérer de ses liens.

Deringhouse donna ses instructions à Welinski dans le hall.

– Soyez extrêmement prudent ! avertit-il le capitaine. Ne tombez pas dans ses pièges. Le mieux serait que vous ne lui parliez pas du tout. J'espère être de retour très bientôt. Si quelque chose arrive, vous pouvez employer ce radiant thermique. Je ne peux rien vous laisser de mieux.

Welinski retourna dans la pièce et Deringhouse quitta l'appartement. Il examina soigneusement la section de la serrure, sur la porte, qu'il avait découpée au radiant à impulsion pour pénétrer dans l'appartement. Elle était à moitié cachée par la poignée et ne pourrait être remarquée que par une observation attentive. Cela ne présentait donc aucun danger. Ce serait une autre histoire si Sirov était aperçu de l'extérieur.

Avec l'incomparable arme que Welinski avait en sa possession, et tant qu'il gardait les yeux ouverts, il pourrait facilement retenir une armée entière. Mais Deringhouse serait de retour bien avant.

Il activa son écran déflecteur avant de sortir de l'ascenseur, en face de la sortie de l'immeuble. Il s'éleva au-dessus du trottoir et survola le trafic à dix mètres de hauteur.

Son objectif était le Bâtiment Central du Téléphone, l'endroit où convergeaient toutes les lignes téléphoniques de Moscou, ainsi que celles des visiophones de la ville. Deringhouse avait eu l'idée d'utiliser le Bâtiment Central du Téléphone pendant son voyage vers Moscou, et avait mis son plan en œuvre aussitôt qu'il avait atteint la ville. À l'aide de son radiant-psi, il avait obtenu une autorisation d'accès aux locaux ainsi que la permission d'effectuer un contrôle des appels téléphoniques dans la section F. Il avait appris du directeur du département, dans un état hypnotique, que la section F était chargée du traitement des communications internes du gouvernement.

La ruse avait admirablement fonctionné. En quelques minutes, Deringhouse avait entendu la conversation du maréchal Sirov et avait découvert sa cachette. Cependant, le

fait qu'il ait trouvé Sirov en premier était un pur hasard. Ç'aurait pu être n'importe quel autre membre du Conseil Suprême.

Deringhouse savait que sa tâche la plus importante était de localiser le secrétaire général Strelnikov. Une fois que celui-ci aurait été appréhendé, le plan de Rhodan serait couronné de succès. Il ne sous-estimait pas le danger qu'impliquait la recherche de Strelnikov. Même pour un homme aussi bien équipé que Deringhouse, le risque d'une telle mission grandissait exponentiellement avec le temps. De plus, pour la première fois, Deringhouse se demandait si la personne de Welinski ne constituait pas un fardeau plutôt qu'une aide.

Il accéléra son vol et atteignit le Bâtiment Central du Téléphone dix minutes après avoir quitté Welinski.

*

Rhodan procédait méthodiquement et comptait, par-dessus tout, sur la force de ses arguments. Bien que pour lui, l'unification de l'humanité primât sur tout autre problème, il s'était abstenu d'employer d'autres moyens pour influencer les membres des cabinets et les représentants des gouvernements présents, bien que cela lui aurait été possible.

Il les traitait d'égal à égal. Il s'inscrivit sur la liste des orateurs et fut choisi pour effectuer le premier discours. Personne à la conférence ne pensait avoir quelque chose de plus important à dire que Rhodan, sur la demande de qui avait été organisée la réunion.

Ceux qui s'étaient attendus à ce que Rhodan parle de son expérience des quatre dernières années et demi, ou qui pensaient qu'il voulait se servir de la conférence comme plate-forme pour sa publicité comprirent vite qu'ils avaient tort. Au lieu de cela, il commença en lisant le rapport de ses agents concernant la «révolution» du Bloc soviétique, révélant pour la première fois quantité de détails que les usurpateurs du pouvoir avaient considéré comme des secrets absolus pendant des années.

Rhodan était conscient de l'effet de ses révélations. Sur sa suggestion et sans objection des délégués, les opérateurs TV de la Troisième Force retransmirent la conférence à toutes les stations de la Terre, sauf celles des pays de l'Est.

Rhodan rappela les résolutions adoptées durant la dernière conférence mondiale par tous les gouvernements et souligna le fait que le nouveau gouvernement du Bloc soviétique avait non seulement négligé ces résolutions, mais avait activement agi dans un sens opposé, sans chercher à le dissimuler.

La deuxième accusation, plus grave, annonçait que ses nouveaux dirigeants avaient comploté pour entamer une guerre qui aurait abouti à l'annihilation de l'humanité si la Troisième Force n'était pas intervenue à temps.

Les exhortations de Rhodan durèrent presque une heure. Il traita les sujets complexes avec objectivité et concision. Finalement, il déclara :

– Nous, mesdames, messieurs, avons le devoir d'élever la voix au nom de ces quatre cents millions de personnes qui ont il y a quelques années espéré pouvoir vivre dans un monde d'harmonie, et dont les espoirs ont été si cruellement déçus par une révolution

qui n'était pas digne de son nom. Je désire donc faire la proposition suivante :

« La conférence juge que les objectifs et les méthodes du Conseil Suprême sont criminels. Ceux-ci doivent être exposés et condamnés comme violations flagrantes des droits de l'homme les plus fondamentaux.

La résolution fut unanimement adoptée au premier vote.

Rhodan se retira de l'estrade et laissa la place aux autres orateurs. Il remarqua avec satisfaction que ceux qui le suivaient préparaient inconsciemment le terrain pour sa prochaine proposition. Cependant, il ne participa pas à la discussion jusqu'à la soirée du 16 juin, où il pensa que l'heure était venue, à savoir quand la conférence commença à être dominée par la colère après les longs exposés concernant la tactique méprisable et inhumaine du régime du Bloc soviétique.

Rhodan se leva et proposa une résolution pour l'établissement d'un Tribunal Mondial dont le devoir serait de défendre les droits des humains partout sur la Terre, de dénoncer les despotes qui régnaient actuellement sur le Bloc soviétique et de les amener devant la justice de cette cour.

Après que cette résolution ait été inscrite comme sujet de première importance, presque tout le monde à la conférence de Galactopolis considéra le vote comme un acte purement symbolique. Pratiquement personne n'avait le moindre doute quant au fait que Rhodan saurait faire de cette proposition de loi une réalité.

La conférence fut alors ajournée jusqu'au 17 juin au matin. Ce jour là, les juges du nouveau Tribunal Mondial furent élus. Le nom de Rhodan fut proposé comme président de la Cour Suprême, mais il déclina l'offre. Un Australien, Frederick Donnifer, Ministre de la Justice au cabinet de Canberra, fut nommé Président de la Cour Suprême. Les autres juges furent rapidement choisis après que Donnifer ait suggéré plusieurs esprits de loi remarquables.

Un orateur Indien se plaignit que bien qu'ils aient un tribunal et un accusé, ils n'avaient pas de corps de loi pour superviser les juges et punir les coupables. C'était un sujet important, mais ils décidèrent qu'ils pouvaient simplement reprendre la Charte des droits de l'homme des Nations Unies comme elle était définie.

Le soir du 17 juin, le Tribunal Mondial était dûment constitué, et Rhodan fit observer par une courte allocution que son opinion était qu'ils venaient de créer l'institution mondiale la plus significative, et qu'il espérait qu'elle serait en temps utile suivie par un autre établissement d'importance primordiale : le gouvernement mondial.

Les participants avaient l'intention de consacrer le jour suivant à étudier toutes les formes possibles de coopération qui pourraient précéder une confédération terrestre, et éventuellement le gouvernement mondial. Ils se séparèrent avec en tête l'idée qu'ils avaient apporté une contribution de valeur à la cause du progrès de l'humanité.

Rhodan avait pris un soin particulier à tout prévoir pour que ses invités passent leur séjour à Galactopolis dans un environnement proportionné à leur haut rang, et il était convaincu que l'impression grandiose qu'avait faite la ville et son hospitalité avait profité aux négociations de la conférence.

*

Une demi-heure s'écoula sans que Sirov ne prononce le moindre mot. Welinski était assis derrière lui afin que le prisonnier ne puisse pas le voir. Il avait le radiant sur ses genoux.

Finalement, Sirov demanda :

– Puis-je vous demander qui est cet homme, et ce que veut la Troisième Force ?

Welinski ne vit aucune objection à répondre à une telle question. Bien que Deringhouse l'ait averti, Welinski faisait l'erreur de se considérer comme une sorte de missionnaire dont le devoir était d'apporter la lumière de la vérité aux cœurs les plus sombres.

Sirov coupa soudainement la parole à Welinski. Il pencha la tête en avant autant que ses épaules attachées le lui permettaient et chuchota :

– Écoutez !

Welinski n'entendait rien.

– Quelqu'un monte l'escalier, murmura Sirov. Qui cela peut-il être ? Votre ami ?

Welinski se leva, le radiant en main.

– Je vais jeter un coup d'œil, déclara-t-il.

Il marcha prudemment jusqu'à la porte, y colla son oreille et écouta quelques instants. Il entendait bien quelques pas, mais ce n'était pas forcément une raison pour concevoir des soupçons. L'immeuble était grand et ses occupants employaient l'escalier à tout moment du jour. Il n'y avait aucun bruit de pas près de la porte. Quand il en fut certain, Welinski l'ouvrit juste assez pour pouvoir jeter un coup d'œil. Il regarda à gauche et à droite et constata avec soulagement qu'il n'y avait personne. Alors il referma la porte.

Au même moment il entendit un faible coup sec dans la pièce où Sirov était assis. Il se précipita et regarda dans la salle. Sirov était toujours sur sa chaise, mais où cela ? D'une façon ou d'une autre il avait dû réussir à déplacer sa chaise en tirant brusquement. Maintenant, il se trouvait devant le coin gauche du bureau, où il s'était incliné. Sa poitrine était appuyée contre le bord du bureau, et il gardait la tête levée avec un effort qui faisait jaillir les veines de son cou. Welinski leva son radiant thermique.

– Non, imbécile ! haleta Sirov. Restez où vous êtes, pour l'amour du ciel !

Welinski hésita. Il cherchait à comprendre ce qui s'était passé. C'est seulement quand Sirov baissa la tête, le visage déformé par un rictus triomphant, qu'il comprit. Par un réflexe instinctif il releva son radiant et crispa le doigt sur la détente. Mais au même instant il fut englouti dans un grondement lumineux aveuglant.

*

La patience de Deringhouse fut rudement mise à l'épreuve. Strelnikov ne semblait pas être un grand adepte du téléphone. Depuis une heure celui-ci n'avait pas passé le moindre coup de fil, à moins qu'il ne soit l'homme qui entamait chaque conversation par les mots «Glorieuse victoire !» Et se voyait répondre «Magnifique succès !». Cette

possibilité ne pouvait pas être totalement exclue. Il nota la localisation du téléphone qui annonçait «Glorieuse victoire» et décida d'aller y jeter un coup d'œil. Il pourrait toujours revenir si c'était une fausse piste.

Il était 11:35 quand il quitta le Bâtiment Central du Téléphone, et il lui fallut dix minutes pour rejoindre la Rue du 28 octobre, où il avait laissé Sirov. Il aperçut alors une foule de curieux devant l'immeuble, et il sut tout de suite que quelque chose était arrivé au maréchal. Il entra dans la maison par la large porte d'entrée en faisant bien attention à ne toucher personne, puisqu'il était toujours invisible. Alors il flotta jusqu'au huitième étage, où se trouvait l'appartement de Sirov.

Le local était gardé par un groupe d'hommes en uniforme et montrait une lézarde large comme le poing dans le mur extérieur. La fissure zigzaguait comme un éclair, de haut en bas. Deringhouse fit une pause dans le couloir et attendit que la police s'éloigne de la porte. Entre temps, il avait pu comprendre qu'il s'était produit une explosion étrange dans l'appartement. Personne ne savait qui vivait là, ni ce qui avait provoqué l'explosion.

Après avoir attendu quinze minutes, Deringhouse décida qu'attendre plus longtemps risquerait de devenir dangereux. Il activa son radiant-psi et força l'homme qui se trouvait devant la porte, sous contrainte hypnotique, à se déplacer pour dégager le passage vers l'appartement.

À l'intérieur de celui-ci se trouvaient encore six policiers, occupés à mener leur enquête. Deringhouse leur imposa un à un sa volonté. Il se dirigea alors vers la pièce où aurait dû se trouver Sirov. Il ne restait qu'un trou béant à l'endroit où auparavant il y avait eu une porte. Le sol et le plafond près de la porte avaient été déchiquetés, et il était maintenant possible de voir l'appartement du neuvième étage. Étrangement, l'explosion avait causé des dégâts presque négligeables dans le reste de la pièce. Seule une bibliothèque était tombée et avait répandu son contenu sur le plancher. C'était tout.

Le livre qui avait glissé le plus loin s'était immobilisé près de la main d'un homme catapulté au sol par l'explosion, et qui gisait maintenant sur le plancher, couvert de multiples blessures. Welinski !

Deringhouse se pencha vers lui, ainsi que les policiers alignés le long du mur, qui obéissaient à ses ordres hypnotiques. Welinski était couché sur le ventre. Deringhouse le retourna sur le dos et vit au premier coup d'œil qu'il était mort.

Welinski ! Deringhouse serra les poings. C'était un rêveur si idéaliste ! Il n'aurait pas dû le laisser seul avec le vieux Sirov. Il se fit le serment que ses meurtriers payeraient pour sa vie.

*

Quinze minutes plus tard il était de nouveau dans la rue. Il se rendit compte qu'il était maintenant en position dangereuse. Sirov s'était enfui. Il était certainement convaincu que Deringhouse reviendrait tôt ou tard pour délivrer Welinski de sa surveillance. Même un homme invisible pouvait se faire prendre s'il avait trop de poursuivants à ses trousses, et si ceux-ci étaient assez intelligents pour appliquer les méthodes appropriées.

Deringhouse avait employé les quinze minutes passées dans l'appartement à examiner les trous créés par l'explosion. Il était facile de voir que la charge explosive avait été placée de telle façon que quatre-vingt-quinze pour cent de son effet avait été concentré près de la porte où Welinski avait dû se tenir quand la bombe avait détoné. Probablement un pas avant le hall, derrière la porte à moitié ouverte.

Deringhouse avait aussi trouvé le bouton déclencheur. Il était judicieusement dissimulé sur le bureau, non loin de l'endroit où Sirov avait été lié avec les cordes qui pendaient maintenant sur la chaise. Deringhouse n'eut aucun mal à reconstituer les événements. Welinski avait dû quitter la pièce pour une quelconque raison. C'était l'erreur fatale qui avait donné à Sirov le temps de faire glisser sa chaise jusqu'au bureau. Quand Welinski était réapparu par la porte, Sirov s'était penché en avant sur le bureau et avait appuyé son front sur le bouton.

L'appartement était probablement employé par les services secrets, dont les agents avaient dû installer une bombe sous le seuil de la porte. C'était un emplacement logique puisqu'il y avait de fortes chances pour qu'un intrus vérifie la porte, même si ce n'est pas par là qu'il était entré. Sous réserve que la victime soit toujours capable d'atteindre le bouton de sa main ou par n'importe quel autre moyen, elle pouvait tuer son adversaire par surprise.

Sirov avait dû s'enfuir à toutes jambes et, de plus, avec le radiant thermique de Welinski.

Deringhouse en conclut qu'il lui fallait changer ses plans. Strelnikov devait déjà tout savoir de l'incident et, s'il était l'homme qui se cachait derrière «Victoire glorieuse», avait probablement rapidement quitté son repaire.

Néanmoins, il voulait tout de même examiner sa cachette. Les gens qui sont forcés de quitter un endroit en toute hâte laissent généralement quelques indices derrière eux. Deringhouse prit le papier dans sa poche et le lut à l'intérieur de son champ déflecteur.

Rue Kuybyshev. Dans une banlieue orientale, à ce que se souvenait Deringhouse. Il était sur le point de partir quand il remarqua un mouvement. Il tourna la tête et aperçut un fin réseau de fils scintillants. Un groupe d'ouvriers était occupé à attacher un filet aux toits des deux côtés de la rue.

Deringhouse commença à s'alarmer. Il regarda autour de lui et découvrit que le filet était tendu sur toute la longueur du bloc d'immeubles et que d'autres filets étaient suspendus aux deux autres croisements, à la fin du bloc et entre les toits, au-dessus de la rue. Un grand nombre de policiers s'étaient soudainement assemblés à sa périphérie. Le piège parfait !

Deringhouse ne se faisait aucune illusion. La portée efficace de son radiant-psi n'excédait pas cinquante mètres. À cette distance, il pouvait au mieux faire plier dix hommes à sa volonté, et ce seulement s'ils se tenaient proches les uns des autres. Il pouvait facilement imaginer quel genre d'ordres les policiers avaient reçus. Ils se tenaient maintenant en rangs tellement serrés que même un chien n'aurait pu se glisser entre eux. Ils avaient probablement des instructions pour appeler des renforts au cas où l'un d'entre eux briserait la ligne et ouvrirait un passage. Deringhouse voyait déjà les hordes de

policiers postés dans les rues transversales, en attente du signal pour resserrer le cercle autour de la proie invisible. Leur écrasante supériorité numérique lui rendait impossible de les prendre tous sous son influence psychique.

Et en ce qui concernait le filet ? Sans doute l'observaient-ils avec des instruments électriques. De tels filets à basse tension étaient employés à des fins diverses, et il était facile de déterminer où on le touchait. Cela ne ferait aucune différence s'il s'enfuyait de sa cage au-dessus de la rue ou à l'un des croisements.

Cependant, ils n'avaient aucun moyen de savoir s'il se trouvait réellement dans le piège ou non. Il n'avait qu'à attendre quelques jours pour que la police soit rappelée et que les filets soient enlevés des toits.

Quelques jours ! Il n'avait même pas quelques heures devant lui. Chaque minute écoulée donnait à Strelnikov une nouvelle chance d'effacer ses traces.

Il considéra ses chances de s'évader par la force. Il serait assez facile de créer un trou dans le filet à l'aide du radiant à neutrons qu'il avait sur lui, mais il se souvint de son expérience sur Vénus. Il allait forcément essuyer un feu concentré de mitraillettes à l'endroit où il ferait le trou, et si l'écran protecteur de sa combinaison était surchargé en devant repousser trop de projectiles mortels, son écran de déflecteur s'arrêterait de fonctionner, ainsi que – probablement – son générateur antigrav. Il deviendrait alors visible et serait forcé de se déplacer au sol.

Son inquiétude grandit quand il réalisa que la police se préparait à agir. Il avait remarqué que des bus évacuaient les habitants des autres rues du voisinage et que des ouvriers barricadaient les fenêtres du bloc cerné. Ils cherchaient à empêcher son évasion par une fenêtre quand ils commenceraient à fouiller les maisons une par une.

Celui qui avait organisé cette traque avec une telle hâte semblait avoir de l'habileté et de la circonspection. Rien n'avait été oublié qui aurait pu permettre à un homme invisible possédant des pouvoirs hypnotiques de se glisser à travers les mailles du filet. Rien ?

Deringhouse eut tout d'abord une idée vague et furtive, mais elle lui échappa avant qu'il ne puisse la saisir. Puis elle lui revint, et il se mit à y réfléchir sérieusement. Il avait une possibilité, bien qu'elle implique de grands risques.

Mais mieux valait prendre des risques que de rater une occasion ! Avec un peu de chance tout se passerait bien.

# CHAPITRE 6

– Bajmak était un piège pour nous faire perdre leurs traces, expliqua Sirov.

Le maréchal n'était pas encore remis des coups que lui avait administré Deringhouse. Il était ébouriffé et n'avait pas eu le temps de changer de vêtements. Après avoir appris l'emplacement de la cachette de Strelnikov par un appel d'urgence, il ne perdit pas une seconde avant de le rencontrer.

Strelnikov prit les mesures qui s'imposaient aussitôt qu'il eut appris ce qui était arrivé. Il chargea un colonel du service de sécurité de capturer l'agent de Rhodan quand il reviendrait – comme ils s'y attendaient – dans la rue du 28 octobre.

– Bien sûr que c'était un piège, gronda-t-il. Ils voulaient nous faire croire qu'ils resteraient quelques jours à la mine d'uranium pour nous jouer de nouveaux tours, et ils étaient à Moscou avant que nous ne comprenions quoi que ce soit.

Sirov plissa les yeux.

– Mais nous les tenons maintenant, de toute façon ! se vanta-t-il.

Strelnikov préférait modérer son optimisme.

– Jusqu'ici tout se passe comme prévu, dit-il. Attendons de voir !

– Que ferez-vous ensuite ? demanda Sirov d'une voix plus douce.

– Tout d'abord je veux vous mettre en sécurité dans un endroit sûr, répondit Strelnikov avec brusquerie.

Il se rassit devant son bureau et écrivit un message. Sirov l'observa jusqu'à ce qu'il signe.

– Prenez ceci, ordonna Strelnikov. Allez à cette adresse. Ils vous hébergeront. Attendez ensuite de nouvelles instructions.

Sirov salua.

– Prenez ma voiture, continua Strelnikov. Elle est garée juste devant la porte. Là, (il indiqua la note que Sirov tenait maintenant en main) vous obtiendrez des vêtements civils et toute l'aide nécessaire.

Sirov claqua des talons et quitta la pièce en marchant. Strelnikov attendit que le bruit de ses pas disparaisse. Il passa alors un coup de fil, puis se pencha en arrière dans sa chaise avec un sourire satisfait.

*

Deringhouse pénétra dans la maison d'où s'était enfui le maréchal Sirov.

*Si quelqu'un doit mordre la poussière,* pensait-il avec colère, *autant que cela soit l'un de leurs hommes plutôt qu'un témoin innocent.*

Les policiers dans l'appartement de Sirov étaient toujours occupés par leur travail. Il pointa son radiant-psi vers eux et ordonna à sept hommes de rester dans l'appartement. Il monta alors l'escalier avec trois autres policiers jusqu'au dernier étage du bâtiment. L'ascenseur avait été condamné, probablement pour limiter la mobilité du fugitif invisible.

Il y avait plusieurs sorties qui menaient sur le toit. Deringhouse plaça les policiers à trois sorties différentes. Il restait hors de vue dans son champ déflecteur, mais ils pouvaient entendre sa voix et obéissaient à ses injonctions.

– Vérifiez vos montres ! ordonna-t-il.

Ils comparèrent leurs heures, mais ne durent pas régler leurs montres.

– À exactement 12:40, leur expliqua Deringhouse, vous ouvrirez les sorties et monterez sur le toit. Rien ne doit vous en dissuader ! Répétez !

Ils répétèrent les instructions, et Deringhouse constata avec satisfaction qu'elles avaient été parfaitement comprises. Puis il descendit en flottant dans la cage de l'escalier et quitta la maison.

Il ne pouvait pas être sûr qu'il restait une sortie, sur un toit, qui ne soit pas fermée et gardée par la police. Mais finalement, il repéra une sortie ouverte, sur le toit du dernier immeuble du bloc, qui avait probablement été employée par les trois autres policiers qui étaient postés au sommet de l'immeuble avec des mitraillettes.

Deringhouse n'eut aucun mal à entrer dans cet immeuble et à parvenir jusqu'au dernier étage. Sa conjecture fut vérifiée. Les policiers allaient et venaient à travers la sortie, et il fut forcé d'attendre à l'intérieur pour ne pas heurter un arrivant. Ce n'est que pendant une pause qu'il put enfin passer la tête par la sortie et regarder autour de lui. Comme il l'avait espéré, le filet était installé deux mètres au-dessus de la surface du toit – par contraste avec les autres maisons – pour laisser de l'espace aux policiers. Il supposa que celui-ci était attaché de l'autre côté du toit avec des isolants.

12:35 !

Beaucoup de choses pouvaient mal tourner. Un officier supérieur pourrait remarquer l'absence des trois policiers dans l'appartement de Sirov et les retrouver sur le toit. Il leur demanderait à coup sûr des explications. Que diraient-ils alors ?

Alors il devrait trouver un autre moyen d'évasion, mais Strelnikov aurait gagné du temps pour prendre de nouvelles mesures.

Maintenant !

Plusieurs secondes passèrent sans qu'il ne se passe rien de particulier. Un policier revint de l'extérieur et autre partit sur le toit en empruntant la sortie.

Qu'est-ce qui avait mal tourné ?

D'un seul coup il entendit des cris.

– Descendez du toit ! Êtes-vous devenus fous ?

Deringhouse se précipita à travers la sortie. Il s'accroupit près de l'ouverture et regarda la maison de Sirov. Les trois policiers avaient suivi ses ordres. Imperméable aux avertissements des autres, ils avançaient sur la pente du toit en suivant des lignes droites qui partaient de leurs sorties respectives. Leurs collègues les mirent en joue avec leurs

mitraillettes, mais ils hésitaient à tirer parce qu'ils n'avaient aucun moyen de savoir lequel des trois était l'agent de Rhodan déguisé.

Cela faisait l'affaire de Deringhouse. Il ne pensait pas que les policiers savaient qu'il pouvait laisser des ordres post-hypnotiques avec son petit radiant-psi qui tenait dans une poche. S'il ne se trompait pas, les trois policiers avec le doigt sur la détente de leurs armes devaient supposer qu'il se trouvait quelque à proximité de leurs camarades somnambules, au sommet de l'appartement du maréchal Sirov.

À 12:41, la première des trois marionnettes de Deringhouse avait atteint l'extrémité du toit et touché le fin filet. Quelque part, un indicateur devait bondir et provoquer une alarme. Alors…

Deringhouse vit de ses propres yeux ce qui se passa alors. Il entendit un bourdonnement aigu et le ronronnement caractéristique d'un rotor avant que des hélicoptères n'apparaissent au-dessus des rues voisines. Il ne put s'empêcher d'admirer une organisation aussi rapide et efficace.

Les hélicoptères savaient précisément où converger. Ils planèrent en cercle serré à quelques mètres au-dessus de la maison de Sirov, et à peine une minute s'écoula avant qu'ils ne concentrent leur feu sur le toit. Pendant ce temps, les deux autres policiers avaient rattrapé leur camarade. Ils furent tous fauchés par la première salve et dégringolèrent la pente du toit avant de disparaître au-delà du rebord.

Les hélicoptères continuèrent à tirer sans interruption. Leur cible réelle était invisible, pas les policiers. Deringhouse apprit plus tard que ses attaquants conjecturaient qu'il était vulnérable à leur feu malgré son invisibilité. Ce n'était pas si éloigné de la vérité, puisque son écran déflecteur perdait son efficacité et le rendait visible quand l'écran protecteur était surchargé par un bombardement excessif.

Deringhouse entrevit alors l'opportunité qu'il attendait. Il glissa jusqu'au coin du toit en évitant soigneusement les policiers qui observaient les hélicoptères avec agitation et se dirigea vers le rebord du toit, de l'autre côté du bâtiment, où le filet était attaché. Son avis était qu'il ne courait aucun risque à toucher le filet parce que les instruments d'alarme réagiraient simultanément à la perturbation causée par les policiers qu'il avait employés comme appâts.

Il lui fallut moins d'une minute pour arracher le solide filet et ouvrir un trou assez grand pour lui permettre le passage. Personne ne lui accorda la moindre attention. L'intérêt des policiers était détourné par l'action passionnante des hélicoptères.

À peine quelques secondes plus tard, Deringhouse était libre. Il descendit à faible hauteur au-dessus de la rue, où il était en sécurité, et partit en direction de la banlieue où se trouvait la rue Kuybyshev.

*

– Et maintenant, dit Strelnikov à l'homme de théâtre, envoyez moi le major. J'ai à lui parler.

L'homme obéit et quitta la pièce. Le major Kalenkin entra une minute plus tard. Bien que l'homme qui l'avait appelé lui soit totalement inconnu, il était conscient qu'il devait

suivre ses ordres sans hésitation. Il salua et Strelnikov commença.

– Écoutez. Je dois vous expliquer quelque chose. C'est plutôt compliqué mais vous êtes assez intelligent pour…

*

Il était presque une heure quand Deringhouse pénétra dans le bâtiment de la rue Kuybyshev. C'était l'un de ces affreux appartements de quinze étages de hauteur.

Le téléphone qui avait émis les appels «Glorieuse victoire» était situé dans l'appartement 13C. Deringhouse monta, invisible. La porte était fermée et quelques personnes flânaient dans le couloir. Il attendit qu'elles soient toutes rentrées dans leurs appartements ou aient pénétré dans l'ascenseur. Alors il ouvrit la porte en exposant quelques secondes la serrure au rayon de son radiant à neutrons. Le flux de neutrons modifia la matière dont était composée la serrure en d'autres substances qui n'avaient aucune affinité les unes avec les autres. Quand il poussa la porte, de la poussière métallique radioactive scintillante tomba de l'endroit où s'était trouvé la serrure.

Deringhouse avança dans l'appartement. Il était convaincu celui-ci serait vide. Strelnikov avait certainement eu assez de temps pour quitter les lieux. À sa grande surprise, un homme était accroupi sur le plancher du petit hall. Sa tête penchait légèrement et ses yeux étaient mi-clos. Il était défiguré par une balafre rougeâtre récente sur sa joue gauche.

L'homme était vieux et avait les cheveux blancs. Il ne semblait pas avoir remarqué que la porte était ouverte ; du moins n'avait-il pas esquissé le moindre geste. Sur ses genoux reposait une feuille de papier d'emballage brun sur laquelle étaient griffonnées quelques mots.

Deringhouse lut : *Agent de la Troisième Force ! Strelnikov s'est enfui. Je peux vous dire où il est. Il m'a battu !*

La première impression de Deringhouse fut qu'un piège lui avait été tendu. Qui était cet homme ? Il étudia la situation. Le vieillard pouvait avoir été le domestique ou le secrétaire de Strelnikov. En tant que secrétaire il avait dû entendre beaucoup de choses dont discutait Strelnikov, ce qui expliquerait qu'il soit au courant de l'existence de l'agent de Rhodan et de son équipement spécial. Il avait dû écrire le message parce qu'il s'attendait à ce que l'agent invisible fouille l'appartement. La balafre était la preuve que Strelnikov l'avait frappé, et il avait cherché à se venger en l'informant de la cachette de Strelnikov.

– Levez-vous ! l'exhorta Deringhouse.

Le vieillard frissonnait comme s'il se réveillait d'un long sommeil.

– Qui… Où… ? balbutia-t-il.

– Je suis un agent de la Troisième Force, répondit Deringhouse. Je suis venu pour découvrir où se trouve Strelnikov. Désirez-vous m'aider ?

Pendant un instant il crut qu'il avait surestimé le courage du vieillard. Celui-ci était si effrayé qu'il se leva maladroitement en tremblant et en bégayant.

– Oui… Je…

Deringhouse le rassura.

– Vous ne devez pas avoir peur de moi. Comment vous appelez-vous ?

– Nikolaï.

– Et vous savez où est allé Strelnikov, Nikolaï ?

Nikolaï inclina la tête.

– Comment l'avez-vous découvert ?

– Je l'ai appris en écoutant une conversation qu'il a eue avec un officier dans cet appartement.

– Pouvez-vous me le dire ?

Nikolaï fit un geste affirmatif impatient.

– Pourquoi vous a-t-il battu ? voulut savoir Deringhouse.

Nikolaï haussa les épaules.

– Quand il est parti il m'a dit : « Voilà pour votre irrépressible curiosité ! » Et il m'a fouetté le visage.

Ses yeux lançaient des éclairs quand il toucha sa joue d'une main tremblante.

– Lui et les siens seront châtiés comme ils le méritent, murmura Deringhouse. Êtes-vous prêt à partir maintenant ?

En descendant, dans l'ascenseur, Nikolaï expliqua que Strelnikov ne s'était pas déplacé très loin, et qu'il serait aussi simple d'y aller en marchant.

*

Le major Kalenkin était habillé avec un costume civil. Il était appuyé sur le mur, au coin de la rue, et essayait de donner l'impression d'un homme qui passait un dernier jour de convalescence à regarder son usine et à compatir pour ses pauvres collègues qui devaient travailler.

Sa patience ne fut pas trop sévèrement mise à l'épreuve. Trois quarts d'heure à peine après qu'il ait pris son poste au coin de la rue, l'homme qu'il devait observer marcha dans la rue et se toucha la tête de la main droite. C'était le signe qui indiquait que tout se déroulait comme prévu.

Avant que l'homme n'ait atteint la porte de l'usine, il tourna sur un chemin étroit qui longeait le mur de trois mètres de haut qui entourait l'usine. Le major Kalenkin découvrit sa montre-bracelet factice pour alerter les hommes qui attendaient à l'arrière-plan. Il quitta alors son coin et suivit l'homme qui répétait son signal à intervalles réguliers pour faire savoir à Kalenkin que tout se passait toujours sans problème.

Le chemin convenait parfaitement pour une surveillance discrète. Une petite niveleuse et d'autres équipements de construction, vides mais actifs, se croisaient continuellement. Plusieurs équipes de travail étaient occupées à réparer le mur endommagé. Tout cela aussi contribuait à faciliter la tâche de Kalenkin qui était de suivre son homme sans se faire voir.

Celui-ci pénétra finalement sur le terrain de l'usine à travers une petite porte. Kalenkin le suivait à distance sûre. Il était désormais convaincu que plus rien ne pouvait encore mal tourner.

L’énorme réservoir à vapeur du réacteur qui fournissait l'électricité pour l'usine, sans dépendre du réseau municipal, n’était situé qu’à cent mètres de distance de là.

*

Nikolaï et Deringhouse n'échangèrent pas le moindre mot en chemin. Nikolaï précédait l'agent et supposait que celui-ci marchait sur ses talons.

Il mena Deringhouse jusqu’à la porte d'une usine publique, puis tourna sur la gauche pour suivre le mur jusqu’à une petite porte à travers laquelle il entra sur le site de l'usine sans attirer l'attention des nombreux manœuvres.

Il suivit une ligne droite jusqu’à l'énorme réservoir à vapeur qui culminait à une hauteur d'environ quatre-vingt mètres à faible distance des locaux principaux de l'usine.

Dès qu'ils furent hors de portée de voix de la foule d'ouvriers qui auraient été pu devenir perplexes s’ils avaient entendu Nikolaï parler à un associé invisible, le vieillard dit :

– Strelnikov est là, dans l’un des postes de commande. C'est à mi-hauteur en ascenseur. Voyez-vous où ?

Deringhouse chercha l'ascenseur et aperçut une rangée de fenêtres encastrées dans le métal du réservoir, à environ quarante mètres de haut.

– Allons-y ! dit-il.

Personne ne se heurta à eux quand ils entrèrent dans l'ascenseur et montèrent sur le rebord extérieur du réservoir. Ils ressortirent et mirent le pied dans le premier des postes de commande qui étaient alignés sur le mur du réservoir.

Deringhouse passa en premier. De nouvelles craintes semblaient s’éveiller en Nikolaï.

– S'il me voit, chuchota-t-il, il va…

– N’ayez pas peur ! dit Deringhouse en essayant de calmer ses craintes. Entrez !

La pièce possédait deux autres portes en plus de l'entrée.

– Par où ? demanda Deringhouse.

Nikolaï n'en savait rien.

– Je vais essayer celle-ci, proposa Deringhouse en marchant vers la porte sur le côté de la salle.

Bien que Nikolaï soit incapable de le voir, il vit les empreintes que laissaient ses bottes dans la matière souple qui recouvrait le sol, pendant que lui restait immobile près de la porte d'entrée.

– C'est ouvert, constata Deringhouse en poussant la porte.

Nikolaï leva la main comme s'il voulait se tenir à l'encadrement de la porte. Cela semblait assez inoffensif, mais avant qu'il n’ait touché l'encadrement, la crosse d'une arme apparut dans des airs, et Deringhouse annonça d'une voix dure :

– Cela suffit, vieillard ! Si vous bougez la main d’un centimètre de plus, vous ne vivrez pas assez longtemps pour savourer votre triomphe !

Nikolaï pâlit bien que ce ne soit pas perceptible. Sa main commença à trembler. Il hésita, et laissa finalement retomber son bras. Sur le sol, les empreintes de pas de

Deringhouse revinrent vers lui, et le canon de son arme à feu se tourna vers lui.

– Enlevez votre perruque ! ordonna Deringhouse.

Nikolaï obtempéra à contrecœur. Son visage se déforma pendant qu'il retirait le postiche blanc de sa tête, exposant une tête chauve qui semblait soigneusement astiquée – le crâne du secrétaire général Strelnikov.

*

– Je respecte votre courage, admit Deringhouse après s'être rendu visible. Mais vous auriez dû savoir depuis le début vous vous embarquiez dans une entreprise désespérée. Ce n'est pas la bonne manière de m'attraper.

Strelnikov reprit un peu de sa maîtrise de soi. Il s'était rendu compte que les dés étaient lancés.

– Comment avez vous compris ? demanda-t-il.

Deringhouse rit.

– Ce n'était pas trop difficile. Quand vous m'avez dit que Strelnikov vous avait battu, vous avez touché votre joue droite avec votre main alors que votre maquilleur vous avait mis la cicatrice sur la joue gauche. C'est là que j'ai conçu mon premier soupçon. J'ai ensuite remarqué en chemin que vous mettiez votre main derrière la tête plusieurs fois et j'ai repéré l'homme à qui était destiné le signal. Que fait-il maintenant ?

– Il attend que je ressorte et que je lui fasse savoir que vous êtes prisonnier à l'intérieur du réservoir.

– Et quelle était la signification de vos signaux manuels ?

– Je devais prendre en compte la possibilité que vous pouviez m'influencer par hypnose. Je ne pouvais faire ces gestes que si j'étais maître de mes mouvements. Le major Kalenkin avait des instructions pour exécuter un autre plan dès que j'arrêterais de lui donner le signal, ce qui aurait indiqué que j'étais soumis à vos facultés mentales.

– Les équipes de construction sont toutes composées de policiers, n'est-ce pas ?

– Oui. Ils étaient censés encercler le réservoir aussitôt que vous y auriez été pris au piège.

– Et comment aviez-vous l'intention de m'y pousser ? Par une trappe ?

– Oui. Le commutateur est ici (il indiqua un bouton caché dans l'encadrement de la porte). Il a été mis en place il y a deux heures à peine. Vous seriez tombé directement dans le réservoir.

– J'aurais été tué par la chute, à moins que je n'aie pu activer mon champ antigrav à temps, et dans ce cas vous auriez rempli le réservoir de vapeur.

– C'était l'idée. Auriez-vous eu une chance de survie ?

Deringhouse haussa les épaules.

– Aucune idée. Probablement pas.

Il appuya sur le bouton et vit une section du sol se dérober devant la porte.

– Que comptez vous faire maintenant ? voulut savoir Strelnikov.

– Je serai heureux de vous le dire, répondit Deringhouse. Vous allez employer n'importe quel prétexte plausible pour convoquer les membres du Conseil Suprême sur

la place de la Nation à neuf heures demain matin. Un tribunal mondial a été établi il y a deux jours. Son objectif principal est d'amener devant la justice les dirigeants du Bloc soviétique. Vous et votre conseil avez été cités à comparaître devant le tribunal.

La mine de Strelnikov devint grave.

– Vous devrez m'hypnotiser avant que je ne le fasse.

Deringhouse secoua la tête.

– Cela ne servirait pas mes objectifs d'avoir le chef du gouvernement responsable sous hypnose. Mais vous vous y rendrez néanmoins. Même si vous n'êtes pas volontaire, vous serez en pleine possession de vos facultés mentales. De plus, vous devez faire de votre mieux pour que les quatre cent quinze votants ainsi que tous les membres nommés du Conseil Suprême vous rejoignent. J'insiste en particulier pour que le maréchal Sirov soit amené devant la justice.

Deringhouse étudia son radiant à neutrons avec ostentation.

– Si vous ne suivez pas mes instructions à la lettre, vous savez ce qui vous arrivera.

Strelnikov baissa la tête.

– Commencez par ordonner à votre major, là-bas, de rappeler tous ses hommes et de sortir d'ici aussi rapidement que possible, continua Deringhouse. Et n'oubliez pas de vous gratter la tête quand vous donnerez l'ordre !

*

Le 18 Juin au soir, Perry Rhodan fit une annonce à la conférence pour demander au Tribunal mondial nouvellement constitué d'entamer des poursuites judiciaires dans le but d'appliquer la résolution du 16 Juin, à savoir placer le régime du Bloc soviétique sous accusation formelle.

Sa réclamation provoqua de vives discussions. Les membres du gouvernement Asiatique doutaient qu'une telle mesure soit praticable dans l'immédiat, et les représentants des pays de l'OTAN élevèrent d'autres objections.

Cependant, la raison réelle était la répugnance de la plupart des délégués à la pensée de traîner un gouvernement toujours puissant devant une cour. Ils avaient peur de leur propre courage, qu'ils avaient montré deux jours plus tôt quand ils avaient adopté une résolution qu'ils considéraient être purement symbolique.

Perry Rhodan souligna, non sans une pointe de sarcasme, qu'il serait indigne de l'assemblée de voter des résolutions puis de changer d'avis à l'heure de les appliquer. Il offrit d'apporter au Tribunal mondial son aide militaire et ajouta avec une franchise désarmante :

– Vous ne serez pas surchargés de difficultés. Nous avons déjà effectué les préparatifs nécessaires à l'arrestation du Conseil suprême.

Après sa déclaration, toutes les objections que certains se préparaient encore à élever furent abandonnées.

*

Le matin suivant, les ministres des gouvernements de toutes les nations de la Terre

montèrent à bord de l'*Astrée*, qui décolla de l'astroport de Galactopolis avec son illustre équipage. Le vaisseau pénétra sur le territoire du Bloc soviétique à une vitesse considérable mais, à la grande surprise des passagers, ne rencontra aucune résistance. À 8:50 – heure de Moscou –, il atterrit sur la grande place de la Nation. La rampe d'embarquement se déroula jusqu'au sol et le président de la Cour Suprême du Tribunal mondial, Frederick Donnifer, quitta le puissant navire avec ses juges, accompagnés par le président de la Troisième Force, Perry Rhodan.

Celui qui avait pris des dispositions – quiconque soit-il – semblait avoir empêché tous les curieux d'envahir la place. La large étendue était vide, si l'on exceptait un petit groupe d'hommes.

Frederick Donnifer, qui n'était pas encore habitué à son nouveau rang, s'arrêta et regarda maladroitement autour de lui.

– Attendez un moment, s'il vous plaît, demanda Rhodan. Le major Deringhouse devrait me faire son rapport d'un instant à l'autre.

Un homme avait quitté le petit groupe et s'approchait de la délégation. En ignorant les autres dignitaires, Deringhouse salua Rhodan.

– Major Deringhouse au rapport, Monsieur. Vos ordres ont été observés. Les membres du Conseil Suprême seront ici dans quelques minutes.

Rhodan sourit et lui ordonna :

– Répétez votre rapport à monsieur Donnifer, le président de la Cour Suprême du Tribunal mondial, major !

Donnifer fit un pas en avant. Deringhouse lui fit face, salua et répéta son rapport. L'autre fronça les sourcils et demanda :

– Êtes-vous certain qu'ils viendront tous, major ?

– Certainement, Monsieur, le rassura Deringhouse avant de se retourner à demi vers Rhodan :

– Je ne compte pas uniquement sur les ordres de Strelnikov pour les faire apparaître, surtout qu'ils doivent pouvoir observer à des kilomètres de distance que l'*Astrée* a atterri sur la place de la Nation. Chaque délégué sera escorté par un couple d'officiers que j'ai mis sous mon commandement pour faire venir les hommes, qu'ils soient d'accord ou non.

La première limousine noire passait maintenant à travers le cordon de police qui entourait la place. Elle fut rapidement suivie par d'autres limousines. Celles-ci s'arrêtèrent à bonne distance de l'*Astrée* et firent descendre leurs passagers. Il était évident que beaucoup de délégués n'étaient venus que parce que leurs escortes ne leur laissaient pas d'autre choix.

Deringhouse forma un groupe avec les délégués, et les officiers d'escorte les encerclèrent pour empêcher leur évasion. Deringhouse les compta. Le Conseil consistait en quatre cent quinze membres élus et quatre-vingt-neuf autres nommés. Sirov fut l'un des derniers hommes à parvenir sur la place.

À 9:15 heure, Deringhouse faisait son rapport final au président de la Cour Suprême.

Le Conseil suprême est prêt pour la lecture de votre acte d'accusation, Monsieur !

Donnifer se tenait debout devant le Conseil. Il employa un microphone minuscule qui retransmettait sa voix sur des haut-parleurs.

– Les représentants des gouvernements de la Fédération Asiatique et des pays de L'OTAN, commença-t-il, dont les États comprennent six septièmes de la population de toute l'humanité, ont établi le Tribunal mondial le 17 juin de cette année. Le Tribunal mondial a été investi de la tâche de sauvegarder les droits de l'homme à la surface de toute la Terre.

« Vous… (Il n'hésita pas à employer une manière non officielle en désignant du doigt les membres du Conseil) avez été accusés de violer les droits humains de vos citoyens par des méthodes atroces et implacables. Vous avez été conduits ici pour être jugés et amenés devant la justice du Tribunal mondial.

« L'assemblée des représentants des gouvernements amorcera des réformes politiques dans votre pays pour que vos citoyens puissent choisir un gouvernement par des élections libres. Pour assurer l'intérim, une administration temporaire prendra en charge la préparation de telles élections.

Pendant qu'il parlait, l'ouverture de l'*Astrée* s'agrandit, et la rampe d'embarquement s'élargit. Une équipe de cinquante robots de combat Arkonides surgit de l'entrée et forma un deuxième cercle à l'intérieur de la ligne des officiers d'escorte, autour de la foule effrayée des membres du Conseil.

– Comme vous pouvez en juger, conclut Donnifer, le Tribunal mondial a le pouvoir de mettre en application son verdict.

À partir de là, tout se passa sans accroc. Les énormes robots guidèrent la foule des prisonniers le long de la rampe d'embarquement, avant que ceux-ci ne soient engloutis par l'*Astrée*.

*

Donnifer fournit les instructions nécessaires pour organiser un gouvernement temporaire pour le Bloc soviétique. Rhodan l'aida avec quelques conseils, mais ni lui ni aucun autre citoyen de la Troisième Force ne prit part à la formation de l'administration provisoire.

L'*Astrée* quitta Moscou à 13 heures, et se posa à Galactopolis à la fin de l'après-midi.

Rhodan invita les participants de la conférence à un grand dîner pour célébrer le premier grand succès du Tribunal mondial. C'était aussi une commémoration pour son premier vol vers la Lune. L'invitation fut acceptée par tous ceux qui avaient suivi la conférence.

Rhodan employa les heures qui suivirent le repas pour présenter les événements passés que l'on s'était attendu à entendre au premier jour de la conférence. Il décrivit les progrès de la Troisième Force depuis sa fondation et montra à son auditoire un film informatif.

Ses auditeurs étaient si fascinés par son histoire qu'ils ne remarquèrent pas quand un jeune officier glissa un message dans la main de Rhodan pendant qu'il parlait. Ce dernier griffonna hâtivement quelques mots sur un papier et le remit à l'officier qui quitta

rapidement la pièce.

Il termina son rapport à 23 heures. Les applaudissements retentissants qui s'ensuivirent étaient un signe d'appréciation des magnifiques accomplissements de la Troisième Force et de Perry Rhodan lui-même.

Quand les applaudissements se furent finalement calmés, Rhodan prit de nouveau la place de l'orateur. Le ton de sa voix était plus solennel que jamais.

– Mesdames, messieurs ! Je ne veux pas abuser plus longtemps de votre temps…

Il fit une courte pause pour attendre que les nombreux murmures diminuent.

– Mais il y a deux sujets qui ont une importance particulière pour cette remarquable journée.

« Le 19 juin sera désormais déclaré jour férié légal dans l'État de la Troisième Force, en mémoire des événements historiques qui ont eu lieu aujourd'hui, et de la nouvelle ère qui a commencé il y a quelques années.

Il y eut un autre tonnerre d'applaudissements, mais Rhodan leva la main pour le faire cesser.

– Le deuxième sujet est moins plaisant, dit-il d'un ton sérieux. Comme vous le savez, il existe deux bases opposées sur la Lune, l'une sous la juridiction des pays de L'OTAN, et l'autre sous le contrôle du Bloc soviétique.

« Dix minutes après 22 heures, la station du Bloc soviétique a lancé deux cents missiles à ogives à fusion catalytique en direction de la Terre. Nous sommes tout conscients qu'aucun de nous et que très peu d'autres humains survivraient si ces fusées atteignaient leurs cibles n'importe où sur la surface de la Terre.

« Ces missiles ont été programmés pour frapper notre globe demain matin à cinq heures – heure locale. Je suis ravi de pouvoir vous informer qu'un escadron de nos chasseurs spatiaux, sous le commandement du major Nyssen, a déjà atteint le voisinage des missiles et se prépare à les détruire en vol.

Soudainement, toutes les lumières s'éteignirent, et un large écran à trois dimensions s'alluma derrière l'orateur. Il montrait une image du cosmos constellée de myriades de points de lumière scintillants.

L'auditoire retint son souffle. Rhodan se retourna pour observer la scène qui était filmée par l'un des chasseurs, à dix mille kilomètres en arrière de l'escadron de Nyssen.

Brusquement, les bombes explosèrent. Successivement, chacune des fusées invisibles se transforma en une sphère blanche aveuglante dont la luminosité entrait en concurrence avec celle du Soleil. La lumière dégagée par les deux cents missiles illumina la pièce avec tant d'intensité qu'il fit temporairement plus clair qu'avec le précédent éclairage. Les spectateurs durent fermer les yeux pour faire face à la lumière éblouissante.

Rhodan laissa la scène se dérouler jusqu'à ce que la luminosité diminue. Il fit disparaître l'image, et l'éclairage se rétablit graduellement, révélant une mer de visages abasourdis. Il observa les mines des hommes qui, de toute apparence, lui devaient la vie.

– Je crois, dit Rhodan d'un air grave en parlant si bas qu'il était à peine audible, que ces images nous démontrent de nouveau combien est devenue urgente l'unité de l'humanité !

*Le pire a été évité. Les gouvernements de la Terre sont enfin sur la voie de l'unification.*

*Mais un an plus tard les deux Arkonides ne peuvent toujours par repartir vers leur monde. Thora est déterminée à prendre contact avec Arkonis, et seul l'émetteur de la base de Vénus dispose de la puissance nécessaire.*

*Perry Rhodan aura fort à faire avec LA FUITE DE THORA…*